

REGARD SUR LE CULTE ET L'ICONOGRAPHIE DE SAINT JACQUES

JACQUES, PHARE DE L'OCCIDENT

Jacques le Majeur¹ est avec Jean, son frère cadet, et Simon-Pierre, l'un des trois disciples que Jésus a le plus étroitement associés à sa mission. Comme André et Pierre, Jacques et Jean sont saisis par l'appel du Christ alors qu'ils pêchent sur la rive du lac de Tibériade². Aussitôt, quittant barques et filets, ils abandonnent père et amis. Dans le temps que dure la prédication du Messie, Pierre, Jacques et Jean sont les témoins privilégiés des mystères de sa vie. Ils assistent à la résurrection de la fille de Jaïre, sont éblouis par sa transfiguration sur le Mont Thabor, et se laissent vaincre par le sommeil au soir de l'agonie, à Gethsémani³.

Un jour que le Sauveur annonce aux disciples réunis l'imminence de sa Passion, Salomé, mère de Jacques et de Jean⁴, s'approche de lui pour solliciter une faveur : « Que mes deux fils que voici, siègent l'un à ta droite, l'autre à ta gauche, dans ton Royaume ? » « Vous ne savez pas ce que vous demandez », réplique aussitôt Jésus, en grondant les deux frères dont l'audace scandalise les apôtres : « Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire ? »⁵

Un surnom stigmatise la fougue de ces zéloteurs ombrageux. Tandis que Simon-Pierre, dit « Céphas », est investi « roc » de la foi, les fils de Zébédée reçoivent du Christ l'étrange sobriquet de « Boanergès » que Matthieu traduit par « Fils du tonnerre »⁶. Indigné par l'accueil

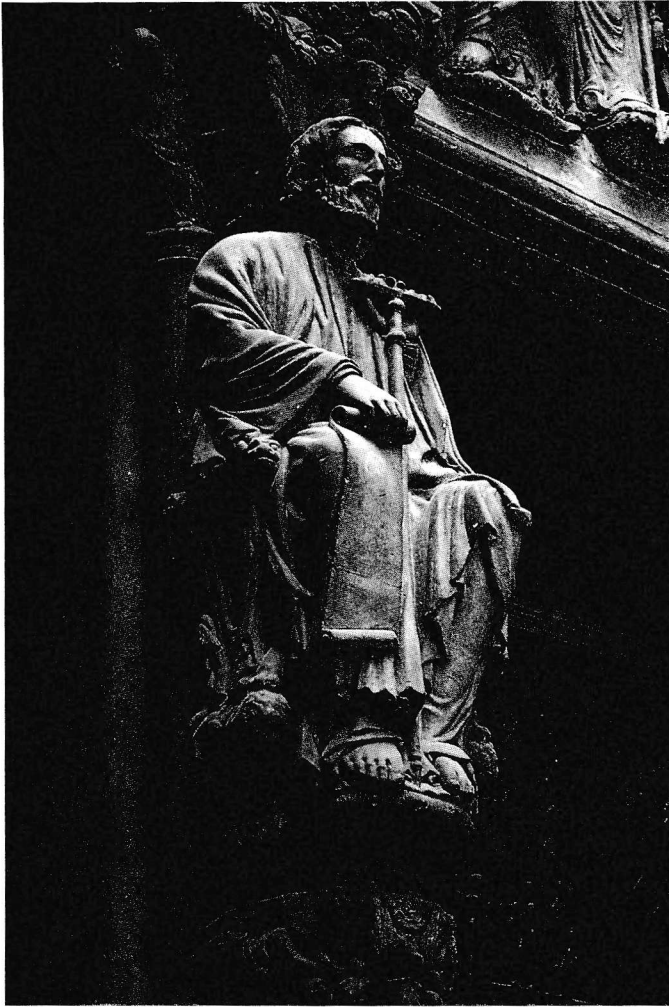
inhospitalier des Samaritains envers Jésus, Jacques ne les menace-t-il pas des foudres du ciel ?⁷ Il dut apprendre à refréner l'ardeur de son tempérament et à courber la tête sous le joug du Christ, ce qui ne l'empêche pas de ravir, le premier des apôtres, la couronne du martyr⁸. De fait, l'an 44, Jacques fut décapité à Jérusalem sur l'ordre d'Hérode, inquiet des progrès de l'Église⁹.

Mais le glaive ne brise pas le destin de Jacques, il l'inaugure. Quoi d'étonnant à cela ? Celui qui a bu la coupe du martyr, ne doit-il pas toucher la récompense promise à ceux qui donnent leur vie pour éclairer le monde. « Vous recevrez au centuple », avait dit le Christ¹⁰. Cette vie que l'homme, surpris par la brièveté des jours, n'avait pu infuser, l'invocation au saint se chargerait de la répandre jusqu'aux extrémités de la terre. Il était dit que son nom emplirait le ciel et la mer¹¹.

Le pêcheur de Galilée n'est pas plutôt décapité que sa dépouille est merveilleusement transplantée en Galice¹². Là, face à l'immensité de l'Océan, son corps pétri dans le granit exerce peu à peu une attirance irrésistible¹³. Au nom de Jacques, des chemins neufs labourent le vieil Occident. A ceux que touche la grâce du pèlerinage, Compostelle offre un havre au milieu de la tempête et ouvre la porte étroite du salut au terme d'un long et pénible chemin¹⁴.

Ainsi, d'une façon qui ne laisse pas de déconcerter, Jacques qui n'était rien que pêcheur, et, ce qui est aujourd'hui Compostelle, une obscure localité du Finistère

Finistère



24. *Saint Jacques*, Compostelle, trumeau du portail de la Gloire de la cathédrale Saint-Jacques (d'après le moulage du Victoria and Albert Museum de Londres)

de Galice, sont devenus indissolublement Saint-Jacques, ville et sanctuaire de l'apôtre. Lorsqu'à l'aube du IX^e siècle, l'évêque d'Iria¹⁵, Théodemire, alerté par la rumeur, découvre un trésor de reliques envahi de broussailles, une lueur d'espoir vient de se lever à la pointe nord-ouest de la Péninsule Ibérique qui n'est pas encore l'Espagne¹⁶. Écartant les brumes d'une aurore incertaine, cette lumière ne devient l'épée fulgurante du « chevauteur de nuée », que parce qu'elle est d'abord et avant tout manne d'espérance¹⁷. Dans l'Église militante, en effet, Pierre annonce la Foi, Jean l'Amour et Jacques l'Espérance¹⁸. Il appartenait donc à Rome, non sans avoir nourri quelques

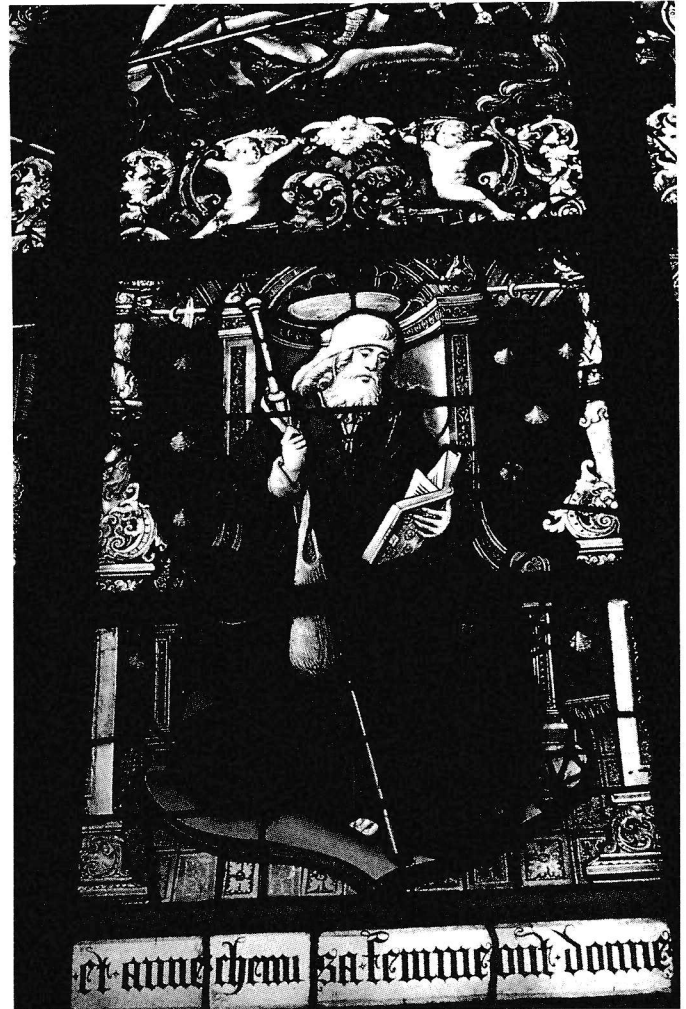
réticences, d'épauler dans sa vocation et de sanctionner dans la hiérarchie, l'ascension progressive du nouveau sanctuaire et de son pèlerinage. En 1120, la Cité de l'apôtre qui a détrôné Iria, accède au rang d'archevêché¹⁹. Le vœu caressé par une suite d'évêques persévérants est exaucé au moment même où s'achève la construction d'une grandiose basilique²⁰.

Ainsi, par un singulier cheminement de l'histoire, Jacques et Jean demeurent à jamais l'un à droite, l'autre à gauche du pèlerin que la foi a mis en route vers le Royaume. La folle audace de Marie-Salomé a été récompensée et l'ambition secrète des deux frères comblée au delà de toute mesure. Pierre repose à Rome avec Paul, Jean à Ephèse, Jacques à Compostelle, l'un à l'orient, l'autre à l'occident du chef de Chrétienté, tous trois pierres d'attente et seuils de la Jérusalem céleste²¹.

Chaque fois que la fête de l'apôtre, célébrée le 25 juillet²², tombe un dimanche, cette conjonction du calendrier détermine une année de rémission accordée par Rome en hommage à saint Jacques. Ce Jubilé se perpétue depuis le XII^e siècle, au matin duquel un pape, Calixte II, l'a octroyé, et au soir duquel un autre pape, Alexandre III, l'a confirmé²³. Depuis lors, 115 années jubilaires se sont succédées avec des fortunes diverses²⁴. En dépit des guerres et des soucis du siècle, des princes, des rois, des républiques citadines et marchandes n'ont pas cru devoir interdire à ceux qui le demandaient la consolation du pardon acquis au prix de la sueur²⁵. Beaucoup ont saisi le bâton et requis la protection de l'apôtre. Au delà des frontières de pays et de langue, l'errance du pèlerin s'est acquise un droit dans la société civile et religieuse. Ne dit-on pas que l'apôtre a façonné le vieil Occident en frayant des chemins d'expiation et de paix sur les boulevards de la guerre ? La jeune Europe en marche, ne va-t-elle pas jusqu'à le réclamer pour modèle et patron, lui qui incarne l'action et le dépassement là où Jean inspire le recueillement et la contemplation²⁶ ?

Coïncidence heureuse, dans le contexte d'une Année jubilaire, l'avant-dernière de ce siècle, que celle qui invite à scruter six « majestés » de l'apôtre, réunies pour la première fois dans le cadre incomparable du musée d'Unterlinden. Placées en regard des peintures et des sculptures qui les accompagnent, la singularité de ces statues qui assoient l'apôtre, n'échappe pas. Que saint Jacques accepte de « poser » au sein du Collège des apôtres, dans le portrait de famille qui rassemble les disciples autour du Rédempteur, s'entend, mais qu'il trône ainsi, solitaire et hiératique, là où le plus souvent on le voit campé dans l'attitude du pèlerin, emporté par l'élan et tendu vers le but, voilà qui exige une explication.

Au terme de son odyssee, c'est assis, adossé au trumeau du Portail de la Gloire, que le pèlerin d'aujourd'hui découvre, au seuil de sa basilique, l'apôtre à l'appel mystérieux duquel il a parcouru la route interminable du Finistère de Galice (fig. 24)²⁷. C'est encore assis, trônant dans sa majesté, qu'il le révère, scintillant d'or et de pierreries, dans la pénombre du sanctuaire, au dessus du maître autel, couronné par l'impressionnant baldaquin qui proclame sa gloire universelle²⁸. Sous la chape de métal précieux dont il embrasse avec effusion les coquilles²⁹, le cœur haletant, la pensée envahie d'impressions confuses et l'âme troublée par ce geste redoutable, le pèlerin éprouve la dureté du granit dont est façonnée cette image sans âge. Depuis le jour du départ, l'apôtre l'attend là, immobile et impassible. Pourtant le pèlerin ne doute pas que saint Jacques l'a accompagné tout au long de son itinéraire, au fil de ces jours où l'esprit est tour à tour soulevé par la joie des rencontres, travaillé par l'épuisement du corps, et, plus insidieusement, étourdi par la distraction des sens ou miné par le découragement. Aussi est-ce debout, écartant de son bourdon la ronce et guidant ses pas, que le pèlerin imagine le plus souvent son saint patron. Mais, à l'issue du chemin, dans l'église sanctifiée par ses reliques, il est naturel que



25. *Saint Jacques méditant*, Châlons-sur-Marne, Notre-Dame-en-Vaux, vitrail offert à l'église en 1525 par le drapier Jehan Lallement et sa femme Anne Chenu

l'apôtre apparaisse dans sa gloire, attentif et accessible à la prière qui monte vers lui, et, cependant, toujours devant, fixant du regard l'infini dont il montre la direction.

Ayant touché au but, le pèlerin réconforté doit s'en retourner et affronter de nouveau les périls du voyage. Revenu au pays, quelle signification peuvent revêtir à ses yeux ces statues de l'apôtre, siégeant dans l'ombre de quelques rares églises de paroisse ? Ne sont-elles pas destinées à perpétuer, dans la patrie retrouvée, le souvenir de la beauté contemplée dans la basilique de l'apôtre ? Ex-votos et actes de reconnaissance pour la grâce reçue, à l'issue d'un heureux pèlerinage, nul



26. Autun, linteau inférieur du tympan de l'église Saint-Lazare, XIIe siècle

doute qu'elles ne veuillent fixer pour toujours l'instant bouleversant du face à face vécu dans l'intimité du sanctuaire (fig. 25). Mais la signification de ces œuvres ne s'arrête pas au geste de l'offrande ou à l'acquittement d'une dette. Le mouvement esquissé par les mains de l'apôtre qui couronne de petits pèlerins, hommes et femmes, imprime à ces images une portée eschatologique.

Réconcilié et fortifié par sa visite au saint lieu, le pèlerin qui a repris le chemin de sa maison, a retrouvé ceux qu'il a laissés et ce qui l'a poussé à partir. Quel que soit le degré de purification atteint, il est maintenant porteur d'une étincelle de ce feu qui l'a embrasé. Qu'advient-il s'il laissait s'éteindre cette flamme³⁰ ? Grandi par l'épreuve du retour, il est devenu pèlerin pour toujours. Il rapporte avec lui, peut-être en lui, sinon la présence de l'apôtre, du moins son image gravée dans le cœur. Au terme du voyage, il espère goûter, non pas maintenant mais au soir de la vie, le bien suprême, la couronne céleste, réservée à ceux qui ont tout

quitté³¹. Si seulement, en échange de sa besace de misère et du bourdon fidèle, l'apôtre acceptait de poser sur la tête du pèlerin la couronne de vie que lui a méritée la grâce du martyre³², alors, homme pêcheur, il serait arraché aux griffes de la mort et soustrait du feu de la colère divine.

Ainsi, par le truchement de ces images, se découvre non seulement un reflet du visage de l'apôtre vénéré à Compostelle, mais aussi l'intention dernière de ceux qui en ont commandé la réalisation dans un acte propitiatoire. Ce qu'ils attendent de l'apôtre et de leur pèlerinage est là totalement exprimé. Avec l'audace de la foi et l'assurance de l'indulgence gagnée, l'image anticipe l'accomplissement des fins dernières. Ces donateurs tremblants aux pieds de l'apôtre n'attendent qu'un regard de lui pour se lever et entrer dans la joie de leur Maître, ni plus ni moins que les deux petits pèlerins romans, sculptés sur le linteau de Saint-Lazare d'Autun, qui surgissent de leur tombeau, inondés de lumière, au son de la trompette du jugement dernier (fig. 26).



27. Fragment du jubé de l'église des Ermites Augustins, vers 1260-1280, Mayence, Diözesan und Dommuseum

Quelle perspective exaltante. Comment résister à la séduction de celui en qui l'impétuosité du « tonnerre » est tempérée par la mansuétude de l'apôtre. Il suffit de considérer son image pour comprendre la leçon qui en émane. Cette besace et ce bourdon que saint Jacques porte, ce ne sont assurément pas les siens. Le disciple n'avait-il pas entendu la parole du maître : « Ne vous procurez ni or, ni argent..., ni besace pour la route, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton »³³. Il savait donc à quoi s'en tenir. La légende lui prête-t-elle manteau et bâton, qu'aussitôt il s'en sépare et les donne en gage de protection à ceux qui en ont besoin³⁴. Non, la besace, le bourdon et la coquille qu'arborent saint Jacques et qui sont devenus dans l'iconographie ses attributs distinctifs,

ne lui appartiennent pas. Ils sont le fardeau et la fierté des pèlerins que l'apôtre s'est condamné à soulager. Lui qui impose une si lourde peine à ceux qui ont l'imprudence de le suivre, il ne cesse d'endurer avec eux la souffrance du chemin. Par ces emblèmes saint Jacques indique la voie. Mieux, il est lui-même cette voie puisqu'il en est l'inventeur. Avocat des pèlerins, ne va-t-il pas jusqu'à serrer avec ferveur les bourdons et les besaces de ceux qui sont appelés à comparaître devant le créateur (fig. 27)³⁵ ?

JACQUES, L'APÔTRE PÈLERIN

Ce n'est pas un des moindres paradoxes du destin de saint Jacques qu'il en soit venu, lui seul, à incarner la réalité et l'idéal du pèlerinage en terre d'Occident. Dante assure qu'au sens strict, seuls ont droit au nom de pèlerin ceux qui vont et viennent « à la maison de saint Jacques »³⁶. Quoique le pèlerinage de Galice ne soit ni le premier ni le dernier pèlerinage chrétien, il n'en reste pas moins que Jacques est, parmi les Douze, le seul apôtre, à avoir jamais endossé l'habit de pèlerin. S'il est difficile de rendre compte de cette métamorphose à travers l'Europe, il importe, toutefois, d'en esquisser la nature et la portée.

C'est par l'investiture du bourdon et de la besace que le pèlerin entre dans l'aventure. Il les reçoit de la main du prêtre, avec les bénédictions qui les accompagnent, comme le signe et l'instrument de sa périlleuse condition, « solatia et indicia itineris »³⁷. Jeté sur la route, le pèlerin devient progressivement étranger à lui-même et au monde qui l'entoure. Aussi a-t-il besoin de ces « signa peregrinationis », marques d'identité et de protection. Dès le XI^e siècle, les disciples qui se hâtent vers Emmaüs, dissimulant à grand peine le trouble qui agite leur âme, en portent l'insigne. Leur visage hirsute et barbu est celui du pénitent³⁸. A son tour l'Étranger qui les rejoint et les interroge, avant de révéler le sens de leur cheminement, se munit de la besace et du bâton. Tout en se rendant proche d'eux, il leur reste caché puisqu'ils ne reconnaissent pas son visage : « Tu solus peregrinus es... », s'étonnent-ils³⁹ ? Le Christ est bien le vrai pèlerin⁴⁰.



28. Martin Schongauer, *Saint Jacques*, Colmar, musée d'Unterlinden

Il en va ainsi de saint Jacques. S'il revêt l'habit du « marcheur de Dieu »⁴¹, c'est pour montrer la noblesse et la gravité de l'état de pèlerin. Hors de l'église où son effigie se tient, cet appareil n'aurait pas de sens. C'est à la communion de foi que saint Jacques invite ceux qui se font ses disciples par le sac et le bâton. Ce qui le montre, c'est que, le plus souvent, saint Jacques arbore ces insignes sur sa robe d'apôtre. C'est le cas de ses images les plus anciennes, qu'il figure seul où dans le collège apostolique, aux portails et aux vitres des grandes églises cathédrales ou collégiales⁴². La besace et le bâton qu'il se risque à porter trahissent, à l'évidence, une intention didactique. Ces attributs qui accèdent ainsi à la dignité de moyens de salut,

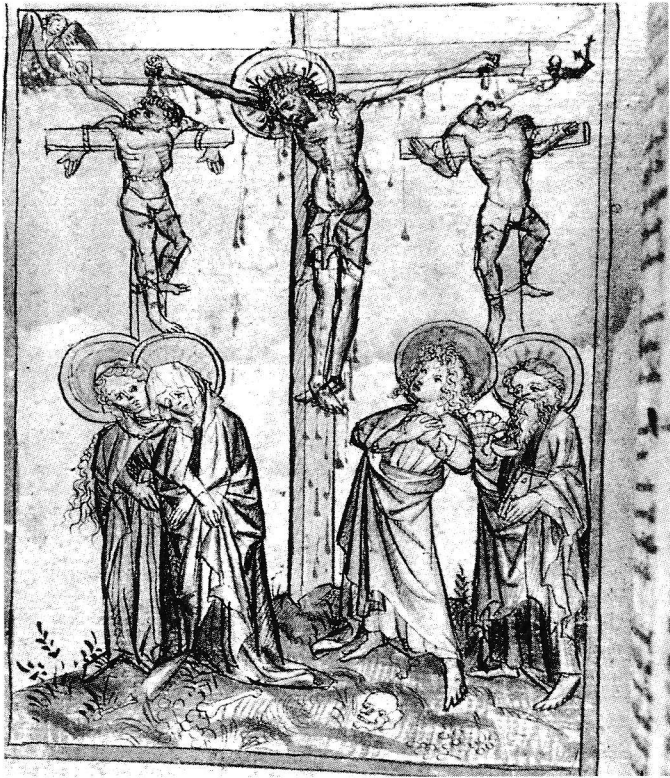
reçoivent leur légitimité de l'épée du martyr ou du livre de la révélation que tient le disciple (cf. cat. n° 7, fig. 28).

Affichés au seuil des grandes cathédrales, l'irruption de ces attributs insolites confirme le rayonnement et la dimension ecclésiale du pèlerinage jailli du tombeau de l'apôtre. N'est-ce pas le sens de cette coquille - « intersigna beati Jacobi »⁴³ - qui s'attache obstinément à la besace, voire au baudrier, avant de s'incruster sur le vêtement et l'aile du chapeau ? Le « pecten maximus » gracieusement attribué à saint Jacques, à partir du XII^e siècle, qualifie sans ambiguïté l'apôtre dans sa relation à Compostelle, source de grâce et de purification pour ceux qui s'y rendent dans un esprit d'humilité et de pauvreté. L'auteur du fameux sermon « Veneranda dies », rédigé pour la fête de l'« Élection et de la Translation » de saint Jacques ne lui accorde pas d'autre signification : « Crusilla hopus bonum significat »⁴⁴.

La coquille peut même se passer de tout autre attribut (fig. 29). C'est précisément le cas dans la tradition iconographique propre aux pays germaniques dont participe l'Alsace. Car il s'en faut que l'image de saint Jacques présente partout la même uniformité. A Paderborn, au XIII^e siècle, il ne se distingue des apôtres du Paradis, que par la coquille sculptée qu'il tient avec discrétion sur son cœur. A la cathédrale de Strasbourg, dans la première moitié du XIV^e siècle, qu'on le trouve assis à côté de Jean, son frère, ou même debout, déroulant le phylactère du Credo apostolique, parmi les vitraux du bas-côté sud ou dans la chapelle Sainte-Catherine, c'est toujours la coquille qui le caractérise⁴⁵. Il en va de même chez les Dominicains de Strasbourg⁴⁶, vers 1400, et, cinquante ans plus tard, à la Collégiale de Thann⁴⁷. A Guebwiller l'apôtre figure à deux reprises sur les peintures murales qui ornent le couvent des Prêcheurs. Sur l'une des travées du jubé où le Christ crucifié est entouré des apôtres, particulièrement de ceux qui ont versé leur sang, saint Jacques se tient auprès de saint Paul. Loin de brandir



29. Atelier de Nicolas de Haguenau, *Saint Jacques, saint Jude-Thadde et saint Simon*, prédelle du retable d'Issenheim, vers 1490, Colmar, musée d'Unterlinden

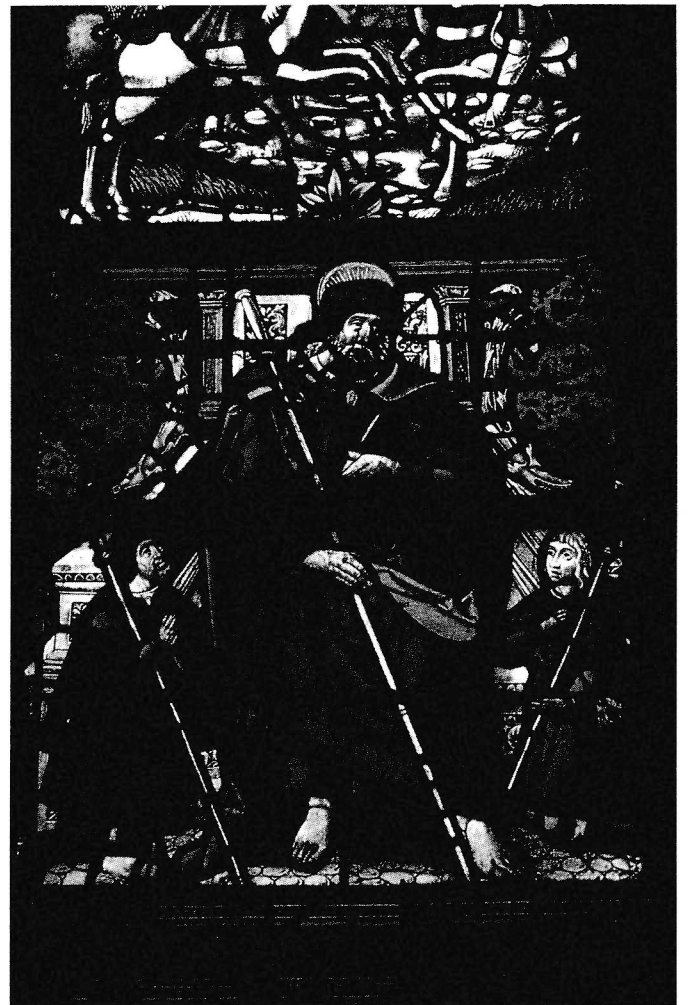


30. Manuscrit 69, fol. 3 V°, Sélestat, Bibliothèque Humaniste

l'épée de son supplice, c'est la coquille qui lui sert de trophée⁴⁸. Et pourtant, à quelque pas de là, dans la nef, une autre peinture, un peu plus jeune, il est vrai, le montre, armé du bourdon, sanglé de la besace et coiffé du chapeau, l'un et l'autre timbrés de la coquille. C'est tout juste s'il ne presse pas, de surcroît, une troisième coquille contre le livre qu'il tient de la main gauche⁴⁹. On ne peut imaginer contraste plus saisissant. Cependant, même dans ce cas, il est patent que l'apôtre ne se contente pas de sa condition de pèlerin. Le somptueux drapé dans lequel il s'enroule, le prouve assez⁵⁰.

Il reste que, présentée seule, dans la main de l'apôtre ou agrafée sur la poitrine en guise de fermail, la coquille⁵¹ revêt une tout autre signification symbolique (fig. 30)⁵² - sacramentelle, presque baptismale - que multiplié sur les pièces de l'habit où il risque de n'être plus qu'un emblème parmi d'autres, dans la galerie des enseignes de pèlerinage qui prolifèrent dès cette époque⁵³.

On saisit du coup la complexité de l'iconographie de saint Jacques dans l'écheveau de laquelle s'entrecroisent des traditions venues de différentes régions et des influences issues des divers courants artistiques⁵⁴. Au sein de cette variété surgit une tension qui fait la singularité des représentations de saint Jacques. Plus l'art se dote de moyens d'expression et acquiert de virtuosité, plus la tentation est grande, semble-t-il, d'affubler le saint de détails anecdotiques, de fouiller sa physionomie et de le camper dans une attitude pittoresque, au risque de compromettre sa dignité d'apôtre⁵⁵. De là, en sens inverse, un effort non moins constant pour accentuer le caractère essentiel de sa figure, en la dépouillant de l'accessoire⁵⁶.



31. Vitrail vers 1515, Châlons-sur-Marne, église Saint-Alpin



32. École de Dirk Bouts, *Retable de saint Jacques*, vers 1473, Indianapolis, Museum of Art

La fonction de médiateur et le rôle d'intercesseur dévolus à saint Jacques s'expriment avec une acuité particulière dans le geste qui consiste à couronner les pèlerins. Une fois de plus, c'est là un trait qui ne se rencontre que dans la mouvance germanique. Passé les Vosges, vers l'ouest, il ne se retrouve pas. Des quelques trente « majestés » de saint Jacques connues en France, aucune n'adopte cette attitude, quand bien même l'apôtre est environné de pèlerins (fig. 31)⁵⁷. Certes, il arrive à d'autres saints de décerner une couronne à leurs dévots⁵⁸, mais dans le cas de saint Jacques, ce geste peut se réclamer de l'autorité d'un rite. C'était un privilège des pèlerins du Saint-Empire

que de se faire poser sur la tête la couronne de l'apôtre, à leur arrivée à Compostelle⁵⁹. Un grand nombre de représentations attestent la force de cette tradition, et cela dès le XIII^e siècle⁶⁰. L'un des douze panneaux peints du célèbre polyptyque d'Indianapolis montre l'apôtre méditant sur son autel environné d'anges. Une énorme couronne est suspendue au dessus de sa tête. Grimpés sur des échelles, de petits pèlerins s'empressent de venir la toucher (fig. 32)⁶¹. Il faut donc croire que ce geste réservé au Christ couronnant sa mère, est promptement devenu l'apanage de l'apôtre.

J A C Q U E S E N T E R R E D ' A L S A C E

Le diocèse d'Alsace, regroupé autour de Strasbourg, compte vingt-sept églises dédiées à saint Jacques, réparties entre les départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin⁶². Ce chiffre est, de loin, la plus forte densité atteinte par une région française⁶³. Si l'on ajoute à cela les édifices disparus, les chapelles isolées, les hôpitaux et les innombrables autels érigés à l'intérieur de chaque paroisse et dans les couvents, force est de reconnaître que l'Alsace, terre de dévotion, fit un large accueil à saint Jacques, et cela dès le XII^e siècle⁶⁴. La seule ville de Strasbourg compta jusqu'à deux chapelles et six autels dédiés à l'apôtre, dont trois rien que dans sa cathédrale. A Colmar la chapelle du cimetière avait reçu saint Jacques pour patron et un autel de l'église des Dominicains lui était consacré⁶⁵. Il n'est pas nécessaire d'aller plus loin, ce qui compte, ce sont les modalités revêtues par le culte du saint.

Au fil des années que rythmé l'appel du Jubilé, c'est par le pèlerinage, semble-t-il, que s'allume et se transmet le flambeau de la dévotion envers l'apôtre. Quatre confréries qui regroupaient des pèlerins sont connues en Alsace⁶⁶. Dans la petite cité de Kaisersberg, fleuron de la Décapole, la présence d'une « chapellenie », fondée en l'honneur de l'apôtre, est attestée à la fin du XV^e siècle, dans l'église



33. *Saint Jacques*, Colmar, musée d'Unterlinden



34. *Le Christ et les dix apôtres*, Colmar, musée d'Unterlinden

Sainte-Croix⁶⁷. Une confrérie, « Jakobsbruderschaft », y était attachée puisqu'en 1494 une donation lui est faite en échange d'un service funèbre qu'elle s'engage à célébrer à l'autel de saint Jacques⁶⁸. Il existe, en outre, un remarquable calvaire en pierre, dont le fût portait l'image de l'apôtre et dont le socle exhibe toujours deux ostensibles coquilles⁶⁹. La statue que renferme l'église (cf. cat. n° 18, fig. 59) et qui fut peut-être l'ornement de l'autel dédié à saint Jacques, appartient à la fin du XV^e siècle⁷⁰. Sur la croix qui se dressait à la sortie ouest de la ville, au départ de la route qui conduit au col du Bonhomme, et dont une copie fidèle, exécutée en 1925 occupe l'emplacement, se lit la date de 1511.

De fait, la période qui va du milieu du XV^e au début du XVI^e siècle et qui s'étend sur deux ou trois générations, a été un moment faste du pèlerinage, dans tout le monde germanique. De nombreux témoignages le confirment. Il n'est donc pas surprenant qu'elle ait vu éclore une série d'œuvres remarquables qui transmettent l'écho vivant de ce culte passionné. La figure du pèlerin, absente jusque-là,

entre en scène. La merveilleuse tapisserie de saint Adelphe, à Neuwiller-les-Saverne, le montre dans son costume de la fin du Moyen Age. Il arbore déjà le grand chapeau relevé sur le devant. Dans sa main, le bourdon ferré se distingue du simple bâton. Deux pommeaux lui forment une sorte de garde qui en font, au besoin, une arme redoutable⁷¹. A Thann qui accueille des pèlerins venus des rivages de la Baltique, leur image se multiplie autour de saint Thiébaud⁷². Les deux orants qui découpent leur silhouette sur le pignon de la Collégiale, les montrent dans l'accoutrement du XVI^e siècle qui annonce les Temps Modernes⁷³. Sous l'escalier qui mène à la chaire de la cathédrale de Strasbourg, le pèlerin assoupi sommeille à côté de la moniale qui prie et du moine qui écarquille les yeux⁷⁴. Dans l'imaginaire religieux, nombreux sont alors les saints pèlerins qui font escorte à saint Jacques et magnifient la pieuse errance : Jodokus, Sebald, Coloman⁷⁵ que rejoint bientôt saint Roch. Il n'est pas jusqu'au saint berger, Wendelin, dont la mise ne se ressent de cet engouement⁷⁶. Il n'est donc pas étonnant que cette évolution de la sensibilité se reflète dans l'iconographie de saint Jacques.



35. *Le Christ et les apôtres*, Colmar, musée d'Unterlinden

La statue en pied du musée d'Unterlinden (cf. cat. n° 8, fig. 33)⁷⁷, celle du Musée Historique de Haguenau⁷⁸ comme l'effigie de la croix de Kaysersberg⁷⁹, montre l'apôtre fermement campé sur ses pieds. Le lourd drapé du manteau qui l'enveloppe ne cherche pas à dissimuler sa vigueur. L'énergie de son caractère se peint sur le visage qu'encadre le bord relevé d'un grand chapeau de feutre et que prolonge une barbe foisonnante. Ces caractéristiques s'observent de part et d'autre du Rhin, comme le montre le *Saint Jacques* de l'Augustinermuseum de Fribourg (cf. cat. n° 3, fig. 62). La recherche de l'expression et le souci de réalisme communs à l'art de ce temps, se nourrissent ici de l'expérience du pèlerinage.

Les attributs chers au Moyen Age, le bourdon et la besace recoquillée, ou le pecten allégorique seul, dont la présence venait actualiser la noble figure de l'apôtre, ne suffisent plus. Désormais, saint Jacques ne quitte pas son couvre chef timbré de la coquille stellaire. Même en présence de la Vierge ou du Christ, l'apôtre craint de se découvrir. Il emploie à deux mains son bourdon à

double pommeau et rejette sa besace en travers des épaules (cf. cat. n° 6, fig. 34)⁸⁰. Lors même que son visage se détend et rajeunit, le chapeau arbore une coquille où miroite d'un obscur reflet la noirceur polie d'un jais de Compostelle (cf. cat. n° 5, fig. 35)⁸¹. Assis en majesté, sa poitrine est parfois sanglée du baudrier qui retient la lourde besace et le chapeau tend à devenir son unique auréole⁸². Si les pieds de l'apôtre sont encore déchaux lorsqu'il siège sur son trône de gloire, ils sont le plus souvent chaussés de brodequins lorsqu'il se lève⁸³. C'est que la panoplie du pèlerin s'est progressivement enrichie. Nul ne peut l'ignorer quand le plus fameux des prédicateurs de ce temps en détaille chaque élément pour y puiser l'enseignement propre à éclairer le pèlerinage de la vie humaine⁸⁴. Bientôt la calebasse légère éclipse la vieille gourde de terre cuite et la récitation du chapelet abrège le chemin⁸⁵.

Cependant, même quand il se prête aux exigences de la vie pèlerine, saint Jacques ne renonce que très rarement à porter l'ample manteau apostolique qui signale sa



37. *Saint Pierre et saint Jacques*, Colmar, musée d'Unterlinden

condition. Et s'il va le bourdon à la main, il ne se sépare pas des évangiles qu'il ne cesse de méditer⁸⁶. Qui plus est, les « imagiers » s'efforcent de respecter la syntaxe des signes. Ni les pèlerins de saint Adelphe, ni ceux de saint Thiébaud, même s'il est des exceptions, ne s'emparent de la coquille. Roch, Sébald ou Coloman n'en usent que rarement⁸⁷. De fait, l'Alsace, comme les pays germaniques d'une façon générale, résiste plus longtemps au foisonnement des insignes qui envahissent l'image de saint Jacques en Picardie, en Champagne ou en Normandie. C'est à peine si l'on remarque la présence de bourdonnets disposés en sautoir, sur la cape des époux Villinger à Fribourg (cf. fig. 53)⁸⁸, ou sur la petite effigie de saint Jacques assis, peinte sur un rondel du musée de Colmar (cf. cat. n° 11, fig. 36). Comme le montre le vitrail provenant de l'abbatiale de Neuwiller-les-Saverne (cf. cat. n° 19, fig. 54)⁸⁹, l'admirable Majesté présentée dans l'exposition (cf. cat. n° 16, fig. 55)⁹⁰, le visage attentif de la prédelle du retable d'Issenheim (cf. cat. n° 10, fig. 29)⁹¹ ou le curieux panneau sur lequel voisinent les apôtres Pierre et Jacques (cf. cat. n° 9, fig. 37)⁹², l'art alsacien témoigne d'une grande retenue dans sa façon de célébrer saint Jacques dont il magnifie le caractère apostolique autant que l'humilité pèlerine.

J A C Q U E S , L ' A P Ô T R E D E S P R O D I G E S

Chargé des attributs que lui vaut la sollicitude de ses pèlerins, c'est aussi entouré des miracles éclatants qu'on lui attribue que saint Jacques devait apparaître sur les autels. Au portail des églises, il arrive que le socle de sa statue retrace quelques scènes de sa vie et singulièrement son martyre. Il en subsiste peu d'exemples. Hélas, plus rares encore sont les retables consacrés à l'apôtre qui aient résisté aux outrages du temps. Tandis que l'Allemagne et l'Europe Centrale en conservent plusieurs intacts, la France ne possède que des débris. A peine peut-on citer



38. Maître de la légende de saint Jacques, *Retable de la légende de saint Jacques, Arrestation de saint Jacques*, Strasbourg, musée de l'Œuvre Notre-Dame

deux volets peints assoupis dans une petite église du Roussillon et l'assemblage plus tardif du modeste retable donné à l'église Saint-Michel d'Étaples, dans le Pas-de-Calais. C'est pourtant bien au milieu d'une féerie de personnages et de couleurs que devaient se présenter à la dévotion des fidèles, ces statues assises de l'apôtre couronnant ses pèlerins.

Un marché passé, en 1522, par les « prieurs » de la confrérie de Chalon, en Beaujolais, permet d'imaginer l'allure de ces compositions, bien qu'il n'y soit pas question de sculpture⁹³. Comme le laissent entrevoir les deux volets de Saint-Jacques de Nahuja, les épisodes de la



39. Maître de la légende de saint Jacques, *Retable de la légende de saint Jacques, Les pèlerins arrivent à l'auberge*, Strasbourg, musée de l'Œuvre Notre-Dame



40. Maître de la légende de saint Jacques, *Retable de la légende de saint Jacques, Miracle de la résurrection des poulets rôtis*, Colmar, musée d'Unterlinden

vie de l'apôtre alternent avec la représentation de ses prouesses, en nombre varié suivant l'importance de la commande. Des quatre sujets visibles, trois illustrent la légende de l'apôtre et le dernier un miracle. A Chalon-sur-Saône, le marché prévoit cinq tableaux. A l'intérieur, le panneau central, encadré de ses volets, doit figurer la décollation du saint au milieu de la transfiguration du Mont Thabor et de la requête de Marie-Salomé en faveur de ses deux fils. Le tout sera exécuté « en grands personnages » et « ara toujours ledit saint Jacques quelque signe de pelerin pour mieux estre cogneu ». Extérieurement, les deux panneaux du retable fermé composent un fameux miracle de l'apôtre. A

Esztergom⁹⁴, en Hongrie, quatre panneaux déroulent la vie du saint et quatre autres racontent ce même miracle qu'on retrouve de façon identique, mais sculpté dans le bois, à Winnenden (cf. fig. 45)⁹⁵, près de Stuttgart. Et, cette fois l'apôtre qui décerne la couronne à ses pèlerins, trône « en majesté » au centre de la caisse, au-dessus du Christ. A Rothenburg ob der Tauber, en Franconie, dans l'église Saint-Jacques, les huit panneaux du retable de saint Jacques consacrent trois scènes à sa vie et cinq à ses miracles⁹⁶. C'est assez dire leur succès croissant.

Que de telles œuvres aient existé en Alsace, cela est certain. Mais sans le hasard des ventes, jamais les trois panneaux qui s'y trouvent et qui en proviennent,

n'auraient repris le chemin de leur pays. Deux d'entre eux ont été successivement acquis, en 1937 et 1984, par le Musée de l'Œuvre Notre-Dame, à Strasbourg (fig. 38, 39)⁹⁷. Quant au troisième, il a échu à Colmar, en 1989. Or non seulement, le tableau sur lequel le musée d'Unterlinden a eu la bonne fortune de mettre la main, complète les panneaux de Strasbourg, mais il représente l'épisode le plus inattendu du plus surprenant des miracles de saint Jacques, celui-là même qui a eu la faveur des peintres et des huchiers au tournant des XV^e et XVI^e siècles⁹⁸. En voici l'argument :

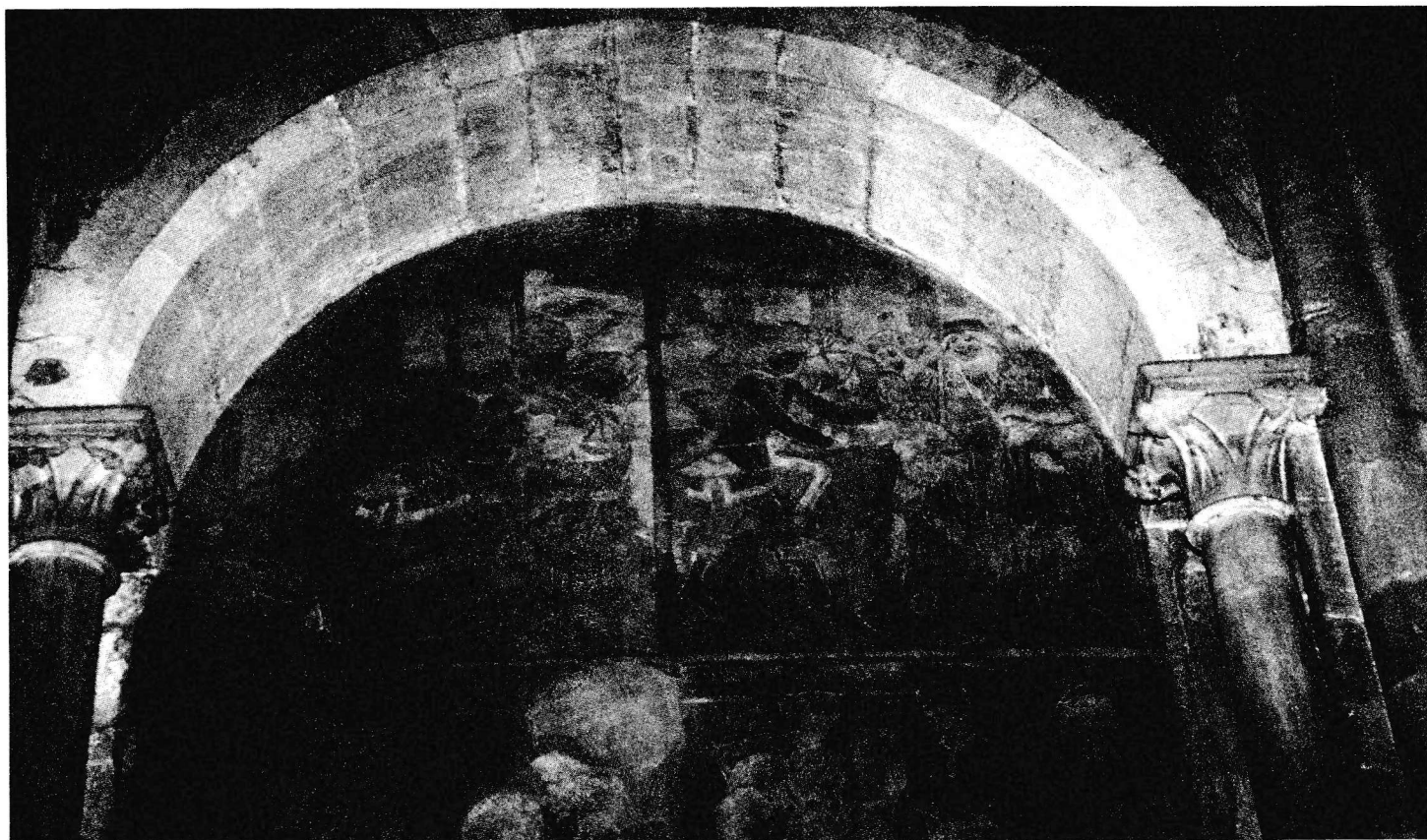
Un père et son fils qui se rendent au tombeau de l'apôtre, parviennent à Toulouse et descendent à l'auberge. L'hôtelier leur prodigue d'autant plus de soins qu'ils sont riches et, de contentement leur verse à boire plus que de raison. Le lendemain, après une nuit réparatrice, ils cheminent dans la campagne quand un sergent et sa troupe les arrêtent brutalement. L'aubergiste qui les a dénoncés, accuse ses hôtes de lui avoir dérobé une coupe précieuse. Sûrs de leur innocence, le père et le fils se prêtent à la fouille. Stupeur, la coupe volée se trouve dans le bagage des pieux voyageurs. Le fils qui obtient de se sacrifier, est pendu sans autre preuve. Le père accablé de douleur poursuit seul sa route et se jette aux pieds de l'apôtre. Quand il repasse, trente six jours plus tard, le désir lui prend d'aller pleurer le fils aimé. Aussitôt le pendu console le père affligé et l'envoie au juge. A la nouvelle, celui-ci sonne ses gens et constate le miracle. Convaincu du crime, l'aubergiste est pendu à son tour. Telle est la trame initiale du récit auquel les légendiers assurent une diffusion sans égal, dès la fin du XIII^e siècle⁹⁹.

Le panneau de Colmar montre la visite du père au juge (cf. cat. n° 12, fig. 40). Mais à deux siècles de distance, les circonstances qui entourent cette confrontation, ont changé. Tandis que le chien aboie, le juge reste de marbre. Le feu a beau crépiter, l'accueil est frileux dans le calme feutré de cet intérieur cossu. La table dressée, le geste silencieux de l'échanson et l'attitude réservée de la dame

indiquent assez que le visiteur est importun. « Que me raconte ce pauvre homme qui déclare vivant un fripon de fils pendu il y a un mois », s'impatiente le juge. Et de s'écrier : « Malheureux ne vois-tu pas que ton fils est aussi vivant que ces poulets rôtis ? Si seulement ils s'envolaient, je te croirais » ? A peine a-t-il prononcé ces paroles que les poulets ranimés claquent des ailes. De saisissement la servante lâche la broche qu'elle tient, et se tourne vers le juge interdit¹⁰⁰.

Quel prodige? Si l'on examine maintenant le tableau conservé au musée de l'Œuvre Notre-Dame qui se rapporte à cette légende, outre qu'il saute aux yeux qu'il est de la même facture, on découvre à la façon d'un « flash back » les prémisses du drame. Sur le pas de la porte, l'aubergiste reçoit les pèlerins, le pichet à la main. Ils sont trois. Un père, une mère et leur jeune fils¹⁰¹. Confortablement installés devant une nappe rayée, celle-là même qui pare la table du juge, il les fait servir. A son air soucieux, on devine que l'aubergiste épris de richesse conspire la perte de ses hôtes.

Si l'on veut en avoir le cœur net, il suffit de pousser la porte de l'église Saint-Georges de Sélestat. Là, dans la pénombre du transept nord, au dessus de la coursière, inscrite dans le plein cintre d'une baie aveugle, une peinture murale, dégagée en 1860, permet de suivre le déroulement de l'histoire¹⁰². Elle se divise en quatre quartiers (fig. 41)¹⁰³. La première scène en haut, à gauche, permet de surprendre l'hôtelier malveillant au moment où il entre précipitamment dans la chambre des pèlerins. Ceux-ci dorment à poings fermés dans un grand lit. On distingue deux têtes côte à côte sur l'oreiller. Ce sont le père et le fils, et ni l'un ni l'autre n'ont ôté leur chapeau. Allant droit au but, l'hôtelier dissimule la coupe vermeille dans le sac grand ouvert au chevet du lit¹⁰⁴. Au petit matin, l'aubergiste fringant, coiffé de sa toque et chaussé de fines bottes à revers, l'aumônière passée à la ceinture, enfourche un cheval, et se lance à la poursuite des



41. *La légende des Pèlerins* ou *Miracle du pendu dépendu*, peinture murale découverte en 1860, Sélestat, église Saint-Georges

voyageurs. Il saute à terre et les interpelle vivement. Aucun scrupule ne le retient. Le dialogue s'engage. « Si je trouve la coupe perdue sur l'un de vous, justice sera faite et tous vos biens m'échoieront » ! Comme par enchantement, la coupe est aussitôt retirée de la besace que le père présente sans méfiance, au grand étonnement de sa femme et de son fils (fig. 42). Le fils parce qu'il est le plus jeune est pendu. On devine la douleur et la consternation des parents. Rien n'y fait. La potence à laquelle il est attaché, occupe presque toute la largeur de la troisième scène, en bas, à gauche. Le père et la mère qui sont de retour, après avoir imploré l'apôtre, siégeant dans sa majesté, la coquille d'espérance dans la main¹⁰⁵, ne savent pas encore que le fils qu'ils ont quitté mort, est vivant. Saint Jacques, bien reconnaissable au nimbe qui l'auréole, n'a cessé de soutenir l'innocent par les pieds. La dernière scène montre la famille réunie qui frappe à la porte de l'auberge. Le juge

les accompagne. L'aubergiste festoie en douce compagnie. Il n'en croit pas ses yeux. Le geste de surprise qui échappe au serviteur assis et le regard de la femme, donnent à entendre que l'affaire se dénouait, au coin de l'âtre fumant et « au chant du coq rôti »¹⁰⁶.

Avant de regagner l'Alsace, après un périple en Amérique, le panneau de Colmar a connu une véritable odyssée. Il a plongé ceux qui l'on vu dans une grande perplexité. En 1890, il participa à une exposition rétrospective organisée par la Société Archéologique de Touraine. Sa description insérée dans le procès-verbal de la séance tenue le 29 novembre 1893, le confirme tout en se faisant l'écho des controverses qu'il suscita. Le tableau appartenait alors à un certain M. de Renty et M. Léon Palustre, alors président de la Société, venait de clore la discussion, en identifiant brillamment le sujet



42. *La légende des Pèlerins* (détail, *l'arrestation et la fouille des pèlerins*), peinture murale découverte en 1860, Sélestat, église Saint-Georges

Palustre, alors président de la Société, venait de clore la discussion, en identifiant brillamment le sujet contesté¹⁰⁷.

A dire vrai, le panneau de Colmar comporte une singularité. De toutes les représentations connues de ce prodige, il est bien le seul à rassembler trois poulets¹⁰⁸. Dans la ville où le miracle s'est fixé après l'intermède de Toulouse, à Santo-Domingo de la Calzada, sur le « Camino Frances », dans la Rioja, en Espagne, la tradition est formelle : il s'agissait d'un coq et d'une blanche geline. En 1417, Nompar, seigneur de Caumont, s'en porte garant¹⁰⁹ même si, deux générations plus tard, en 1495, lorsque sort des presses de Strasbourg, le « guide » versifié d'Hermann Kunig Von Vach, ce dernier omet de le préciser¹¹⁰. On les voit s'envoler de conserve sur la fresque de Saint-Josse d'Überlingen, près de Constance, où ils s'arrachent à la

broche de façon spectaculaire, aussi bien que sur le retable de Rothenburg exactement comme sur le petit panneau allemand présenté ici (*cf. cat. n° 13, fig. 43*). Qu'il y ait bien eu un coq et une poule, la preuve en est qu'ils eurent une postérité. Et depuis lors, aujourd'hui même, leur descendance, au plumage immaculé, est là pour en témoigner. La cage où elle s'ébat s'aperçoit dans la cathédrale même de Santo-Domingo. Les pèlerins du XX^e siècle se réjouissent de la voir et de l'entendre ni plus ni moins que ceux de jadis. Aussi la légende n'a-t-elle rien perdu de son pouvoir enchanteur.

Son succès en Alsace, au même titre qu'en Bavière et dans toute l'Europe, est révélateur¹¹¹. Partout où ce récit a figuré dans une église, il atteste par sa présence, l'émerveillement des pèlerins revenus de Compostelle. Si l'on ne savait de sources sûres que la ville de Sélestat avait

délivré plusieurs sauf-conduits à l'égard de pèlerins sortis de son sein, on aurait pu le conjecturer du seul fait de la découverte de cette peinture¹¹². Qu'il n'y ait pas eu d'autel consacré à l'apôtre dans l'église Saint-Georges renforce la valeur probatoire de cet ex-voto, puisque ce thème insolite n'est pas la conséquence d'une dédicace.

Quant aux trois panneaux peints, bien que leur facture alsacienne soit notoire, leur origine demeure inconnue. Il est toutefois tentant de formuler une hypothèse. Ces panneaux ont assurément fait partie d'un retable. Celui-ci n'encadrerait-il pas l'une des majestés regroupées à cette exposition ? Le choix est embarrassant. Toutefois, par son élégance précieuse, par la caisse de menuiserie où elle est encore insérée, la statue de Kaysersberg appelle un tel accompagnement¹¹³. D'une façon analogue, la croix monumentale érigée à la sortie de cette ville, même si son emplacement initial n'est pas assuré, ne fait-elle pas irrésistiblement penser au rituel qui entourait traditionnellement les adieux des pèlerins ? En maintes localités de France, les candidats au pèlerinage étaient solennellement et processionnellement conduits le jour du départ, entourés de leurs proches, escortés des confrères de saint Jacques, en un lieu consacré à cet usage, croix, chapelle, simple carrefour ou limite de paroisse, qui marquait la rupture dans l'attente du retour espéré¹¹⁴. Ainsi tout le rituel du pèlerinage renaît autour des objets ici rassemblés, même si aucun registre de confrérie n'est là pour témoigner de sa vigueur et de sa pérennité¹¹⁵.

HUMBERT JACOMET



43. *Miracle de la résurrection des poulets rôtis*, coll. part.

- 1 Jacques de Voragine déclare : « On l'appelle Jacques le Majeur comme l'autre est appelé le Mineur » (*Legenda Aurea*). Évoquant les saintes femmes qui se trouvaient au pied de la croix, Marc mentionne, en effet, « Marie mère de Jacques le petit et de Joset » - « Maria Jacobi Minoris et Ioseph mater » (Mc XV, 40), dont on ne sait s'il faut l'identifier à « Jacques Fils d'Alphée » (Actes I, 13). Il y avait en tout cas au sein des Douze, deux apôtres du nom de Jacques que Marc distingue bien (Mc III, 13-19). Le Majeur et Jean, son frère, sont toujours clairement caractérisés comme étant les « Fils de Zébédée », (Mc I, 19 ; Mc III, 18). Luc les qualifie dans son Évangile « Compagnons de Simon » - « qui erant socii Simonis » (Lc V, 10).
- 2 On l'appelle aussi « Lac de Génésareth » (Lc V, 1). La vocation de ces quatre disciples est rapportée par Ma IV, 18-22 ; Mc I, 16-20 ; Lc V, 1-11.
- 3 Les prédicateurs du Moyen Âge rappellent souvent ces circonstances de la vie de saint Jacques, que l'on trouve rapportées : 1- : Mc V, 37 ; Lc VIII, 51. 2- : Mt XVII, 1-2 ; Mc IX, 2-3 ; Lc IX, 28-29. 3- : Mt XXVI, 36-37 ; Mc XIV, 32-33.
- 4 Salomé est nommée par Marc au pied de la croix, après Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques et Joseph (Mc XV, 40-41). À la même position Matthieu mentionne simplement : « la mère des fils de Zébédée » (Mt XXVII, 56).
- 5 « Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam et unus ad sinistram in regno tuo » (Mt XX, 20-24). Marc ne parle que des deux frères et dit « in gloria tua » (Mc X, 35-41).
- 6 « Et imposuit Simoni nomen Petrus, et Iacobum Zebedaei et Iohannem fratrem Iacobi, et imposuit eis nomina Boanerges, quod est filii tonitruum » (Mc III, 16-17).
- 7 « Seigneur, veux-tu que nous ordonnions au feu de descendre du ciel et de les consumer ? » - « Domine, vis dicimus ut ignis descendat de caelo et consumat illos » (Lc IX, 54).
- 8 Un grand tableau qui se trouve dans le chœur de la Collégiale Saint-Thiébaud de Thann (68) et qui passe pour avoir orné le maître autel de l'église des Franciscains de cette ville, précisément dédiée à saint Jacques, représente la « décollation » de l'apôtre. Le bourreau lève sa hache avec véhémence tandis qu'un ange s'apprête à décerner au saint une couronne de laurier. L'œuvre est du début du XVIII^e siècle. Le même détail se voit sur un tableau plus tardif, à l'église N.-D. des Sept Douleurs de Kientzheim (68). Au second plan, derrière le saint figuré en pied avec ses attributs, on aperçoit la scène du martyre. Saint Jacques, agenouillé, n'a pas plutôt courbé la tête qu'un petit ange lui apporte une couronne. A Bruebach (68), c'est la Trinité qui se manifeste à l'apôtre pour l'exhorter. Surpris, le Majeur se retourne vivement, tandis que l'ange, assis près de lui, toise l'épée. Curieusement, la toile du retable de saint Roch (XVIII^e siècle), à la chapelle N.-D. du Sehring, près de Guebwiller (68), montre saint Roch dans la même attitude cambrée. A Hunawehr (68), autre paroisse du titre de Saint-Jacques, le peintre, Charles-Joseph Corty, élit le même thème que Noël Coypel, chargé en 1661 de représenter à N.-D. de Paris, le martyr du saint. Conduit sur le chemin du supplice, saint Jacques guérit un paralytique. A la vue de ce miracle éclatant, un scribe nommé Josias se jette à ses pieds et embrasse la foi (*Legenda Aurea*).
- 9 « Occidit autem Iacobum fratrem Iohannis gladio » (Actes XII, 1-2). Le martyr de saint Jacques est peint dans le tympan de la travée A. du jubé de l'ancienne église des Dominicains de Guebwiller. Il orne bien sûr la verrière de saint Jacques (Jakobus-Fenster nord III) dans la Johanneskapelle de la Cathédrale de Cologne ; Rode, 1974, p. 63-65, fig. 25.
- 10 A Pierre inquiet de son sort, le Christ répond : « Quand le Fils de l'homme siégera sur son trône de gloire - in sede maiestatis suae - vous siégerez vous aussi sur douze trônes... et quiconque aura quitté maisons, frères, sœurs, père, mère, enfants ou champs, à cause de mon Nom, recevra le centuple et aura en partage la vie éternelle. » (Mt XIX, 27-29).
- 11 N'appelle-t-on pas la Voie Lactée, « le Chemin de saint Jacques ? ». Quant au « pecten maximus » dont la coquille est devenu l'emblème de l'apôtre et de son pèlerinage, il vit dans les profondeurs de la mer.
- 12 Un texte audacieux, l'« Epistola Leonis Papae », dont on connaît quatre recensions, se charge de conter la mystérieuse navigation au terme de laquelle les reliques de l'apôtre échouent en Galice ; Gaiffier, t. 89, 1971, p. 47-55.
- 13 Jacques de Voragine rapporte comment la barque ayant accosté sur la plage, « les disciples déchargèrent le corps et le posèrent sur une pierre énorme, qui, en se fondant comme de la cire sous le corps, se façonna merveilleusement en sarcophage » ; Voragine, t. 1, p. 474.
- 14 Matthieu exhorte par la bouche du Christ à « entrer par la porte étroite - per angustam portam - car large et spacieux est le chemin qui mène à la perdition... » (Mt VII, 13-14), à quoi fait écho l'auteur du sermon « Veneranda dies » quand il dit : « Igitur uia peregrinalis res est optima sed angusta » (*Liber sancti Jacobi*, L.I, xvij, éd. W. M. Whitehill, p. 152).
- 15 Iria Flavia, aujourd'hui « El Padron », était le siège de l'évêché primitif qui dépendait de la province ecclésiastique de Braga. Il fut officiellement transféré à Compostelle, par le pape Urbain II, en 1095. Mais les évêques n'attendirent pas l'autorisation de Rome pour s'établir au « saint lieu ».

- 16 Le premier récit de cette découverte, qui ne soit pas apocryphe, se lit dans la « Concordia de Antealtares », plus de deux siècles après l'événement, puisque ce document date de 1077. Cependant, un acte royal d'Alphonse III des Asturies (866-910), daté de 885, témoigne que le culte qui se développe autour de la tombe de l'apôtre est déjà bien enraciné au IX^e siècle. L'« inventio » aurait eu lieu « sub tempore Karoli magni », comme le dit l'*Historia Compostellana*. A l'occasion des fouilles menées sous la basilique en 1956, le couvercle du sarcophage de l'évêque Théodemire fut découvert. L'inscription qu'il porte fixe la date de son décès en 847 ; Guerra Campos, 1982.
- 17 Plus de deux siècles séparent, en effet, la « revelatio » du corps de l'apôtre et son apparition sur les champs de bataille. Relatant la prise de Coïmbra par Ferdinand I^{er}, qui eut lieu en 1064, l'*Historia Silense* gratifie un « peregrinus quidam greculus » de la vision du « strenuissimum militem » tenant à la main les clés avec lesquelles il lui déclare ouvrir les portes de la cité investie ; Madrid, 1959, p. 191-192 et *L.S.J.*, L. II, miracle xix p. 283-285.
- 18 Parlant de l'élection de Pierre, Jacques et Jean, l'auteur du sermon attribué au pape Léon, dans le *Liber Sancti Jacobi* (L. I, xv), déclare : « Misterium etiam est maximum, quod hi tres columpne aliorum constituuntur. Per hos enim principales uirtutes, scilicet fides, spes, caritas figurantur. Per Petrum fides qua incipimus, per Iacobum spes qua erigimur, per Iohannem caritas qua consumamur intelligitur. » Au chant XXV du Paradis, c'est sur l'Espérance que saint Jacques interroge le poète, comme Pierre et Jean le font sur la Foi et la Charité, dans les chants XXIV et XXVI. Béatrice, pleine de joie, s'exclame : « Regarde, Regarde, voici le baron pour qui, sur terre on visite la Galice » - « e la mia donna, piena di letizia, mi disse : « Mira, mira : ecco il barone per cui là giu si vicita Galizia » (*La Divine Comédie*, p. 235 et sv.).
- 19 En 881, il est question de « Sisnandus (avant 879 - vers 920) Iriae Sancto Iacobo pollens » (*Chronique d'Albelda*). Plus tard, Cresconius, évêque d'Iria, s'attire les foudres d'un concile réuni à Reims, en 1049, pour s'être prétendu titulaire d'un « siège apostolique ». Son successeur, Diego Pelaez (1070-1080), ne se présente pas moins : « Iriensis sedis Episcopus et apostolicae sedis ». C'est Diego Gelmirez (1100-1140) qui reçoit de Calixte II la dignité d'archevêque. Le livre V du *Liber Sancti Jacobi* le rappelle avec émotion dans un petit chapitre spécial ; Vielliard, 1990, p. 118, 119.
- 20 L'édifice actuel qui a conservé son plan et une grande partie de sa décoration romane, a été entrepris sous l'épiscopat de Diego Pelaez à la fin du XI^e siècle, vers 1078. C'est la troisième des églises qui se sont succédées à l'emplacement de la « tombe apostolique » depuis sa découverte. En 1105, les chapelles qui décrivent une couronne autour du chevet, sont consacrées. Le gros œuvre paraît achevé vers 1128, après bien des péripéties ; Bottineau, 1966, p. 214-221 ; Conant, 1983. Une dizaine d'années plus tard, l'auteur du fameux « guide du pèlerin » décrit avec admiration les ouvrages de ce sanctuaire ; Vielliard, 1990, p. 86-119. La consécration définitive de la Basilique eut lieu le 21 avril 1211.
- 21 Cette vision et exprimée à deux reprises dans le *Liber Sancti Jacobi*. Le « Sermo Beatis Iconis pape de sancto Jacobo » (L. I, xv) en donne l'esquisse et l'« Historia Turpini » la formulation définitive, avec les conséquences qui doivent en découler « C'est à bon droit que Rome possède le premier siège apostolique, puisque Pierre, le prince des apôtres, y a prêché, l'a arrosé de son sang et y a laissé son tombeau ; mais Compostelle mérite le second rang, puisque saint Jacques qui tient la première place après Pierre... et qui occupe au ciel un rang supérieur aux autres, a enrichi cette terre de sa prédication avant d'obtenir la gloire du martyr, et l'a consacrée par la présence de son très saint tombeau » ; *L.S.J.* I-IV, xix ; Jacomet, à paraître.
- 22 La fête de saint Jacques apparaît fixée à cette date, dès le VIII^e siècle, en occident, aussi bien dans les calendriers que dans les sacramentaires gélasiano-francs. Elle était célébrée auparavant le 27 décembre (martyrologe de Nicomédie, IV^e siècle - livres gallicans, VII^e siècle). A Jérusalem, au V^e siècle, Jacques et Jean sont fêtés le 29 décembre. L'Église arménienne continue d'honorer les deux frères au mois de décembre. La commémoration de saint Jacques, le 25 juillet, pénètre à Rome au cours du X^e siècle. Elle s'introduit en Espagne à la suite du rit romain. Pourtant le calendrier mozarabe plaçait l'anniversaire du martyr de l'apôtre le 30 décembre qui finira par s'imposer comme fête de la translation du saint en Espagne.
- 23 Telle est, du moins, la tradition qui tend à s'accréditer au XV^e siècle. Lorsqu'au milieu du XIII^e siècle, les Actes d'un Concile Provincial tenu à Compostelle, énumèrent les différentes « indulgences » concédées aux fidèles et aux pèlerins qui visitent la basilique de l'apôtre, le pèlerinage ne donne droit qu'à la remise du tiers des peines encourues dans la vie, et l'indulgence plénière reste le privilège de celui à qui échoie le bonheur de mourir avant d'être revenu à la maison ; Lopez-Ferreiro, 1983, IV, p. 138-142 et p. 328, 329. Si la nature des grâces octroyées par Calixte (1119-1124) n'est pas exactement connue, il est néanmoins probable que Compostelle avait à offrir aux pèlerins des avantages spirituels dès le XII^e siècle. Quant à l'indulgence plénière concédée à l'occasion des « Années Saintes », elle ne paraît pas antérieure à 1300, date de l'institution du Jubilé Romain par Boniface VIII. En effet, la fameuse Bulle d'Alexandre III, « Regis eterni » (vers 1179-1181, Viterbe, 25 juin), n'est connue que par deux copies, l'une du XIV^e, l'autre du XV^e siècle. C'est à ce moment que le régime des « Années saintes », du 1^{er} janvier au 31 décembre, avec leur périodicité régulière tous les 6-11-6-5 ans, à peine troublée par la réforme du calendrier promue par Grégoire XIII, en 1582, fonctionne comme de nos jours ; Santiago, 1993, p. 339-341.

- 24 Sur la « puissance sotériologique » d'un tel appel ; Dupront, 1985, p. 186-189.
- 25 Le 24 mars 1509, la ville de Sélestat délivre un « passeport » à Hans Sporer, barbier, qui a promis de « se porter en personne à Compostelle ». Le 20 juillet 1518, c'est un pelletier, Paulus Sybenburger, qui sollicite des autorités sélestadiennes un sauf-conduit ; Kubler, XV, 1965, p. 105. De tels laissez-passer sont connus à Strasbourg en 1519 et à Saverne en 1560 ; Almazan, 1993, p. 71, 74.
- 26 Par la bouche de son Secrétaire Général, Mr. Marcelino Oreja, le Conseil de l'Europe a déclaré, le 23 octobre 1988, les chemins de Saint-Jacques : « Premier Itinéraire culturel européen » ; « Un avenir pour notre passé », n° 32, 1988, p. 3, 4.
- 27 L'auteur du « guide du pèlerin », V^e Livre du *Liber Sancti Jacobi*, écrit au XII^e siècle : « Quand nous autres, gens de France - gens gallica -, voulons pénétrer dans la basilique de l'apôtre, nous entrons par le côté nord » ; Vielliard, 1990, p. 94-95. En effet, l'itinéraire des pèlerins, la « via Francigena », débouche face au transept nord de la basilique dans lequel s'ouvre la « porta Francigena ». Là, au bord de la voie publique, s'élevait l'hospice des pauvres pèlerins et, devant la basilique, un parvis orné d'une fontaine admirable. C'est aujourd'hui la place de l'Azabacheria. Le Portail de la Gloire, œuvre de Maître Mathieu, s'ouvre au couchant, place de l'Obradoiro. Quant à la « porte sainte » réservée aux années jubilaires, elle donne à l'est, sur la place de la Quintana. Elle est démurée à la veille de chaque année sainte, l'après-midi du 31 décembre.
- 28 L'autel et son tabernacle, ainsi que le baldaquin qui les couronne, furent réalisés entre 1659 et 1670 ; Chamoso Lamas, 1937, n° 232-233.
- 29 L'« esclavine » d'argent qui couvre les épaules de cette statue romane est un don de l'archevêque, Fray Antonio de Monroy († 1715), qui coiffa la mitre en 1686 et gouverna l'archevêché un peu plus de trente ans. Elle fut exécutée en 1701 par l'orfèvre Juan de Figueroa sur un dessin probable de Domingo de Andrade ; Miramontes, 1982, p. 131, 132, n° 1, 2.
- 30 Dans une fameuse homélie dont il est l'auteur supposé, le pape Calixte semble répondre par avance à cette question. Il est juste, dit-il en substance, que persévère dans les bonnes œuvres celui qui est allé chercher si loin, avec tant de peines, un si grand apôtre, pour pouvoir enfin recevoir avec lui la couronne dans la patrie céleste. « quatinus coronam cum eo accipiat in celesti patria » (L.S.J., L. I, Veneranda dies).
- 31 C'est ce que révèle à ses compagnons un pèlerin sur le point de disparaître, englouti par les flots de la mer, si l'on en croit un propos de Césaire d'Heisterbach (vers 1180-vers 1240), recueilli dans la « Scala Cœli » de Jean Gobi (1330) : « Refert Cesarius quod cum quidam peregrinus in mare appropinquaret morti, qui uxorem et filios propter peregrinationem dimiserat, ait sociis : « Video nunc sedem michi paratam in celo, ut adimpleatur promissum Christi... Et video, gaudenter ad eum accedo, qui corona peregrinationis est » ; (Jean Gobi, Scala Coeli, ed. M.-A. Polo de Beaulieu, C.N.R.S. 1991, p. 606 ; éd. incunable de Strasbourg, 1483). Ainsi, c'est le Christ lui-même qui, récompense suprême, est « couronne du pèlerinage ».
- 32 Saint Jacques n'est-il pas le premier des apôtres à avoir embrassé le martyre. « Coronatus est autem martirio beatus Iacobus inter apostolos primus, imminente paschali sollempnitate... », déclare le pape Léon, en s'inspirant de Bède, dans le sermon que lui prête le *Liber Sancti Jacobi* (L. I, xv).
- 33 Mt X, 9-10.
- 34 Selon la « Grande Passion », saint Jacques donne son « sudarium » à Philétus et son bâton au magicien Hermogène converti, en lui disant : « Accipe tibi baculum itineris mihi et cum eo perge securus quocumque uolueris », ce qui est à peu de choses près, la formule de bénédiction du bâton de pèlerin (L.S.J., L. I, ix).
- 35 On connaît au moins deux représentations de ce type en Allemagne. La première qui provient du jubé de l'église des Ermites Augustins (Augustiner-Eremitenkirche) de Mayence faisait précisément partie d'un jugement dernier où les apôtres assesseurs composaient « Das grosse Weltgericht ». Elle montre l'apôtre assis, tenant de la main gauche un faisceau de bourdons et de la droite une montagne de besaces. Elle est datée des années 1260-1280 et se trouve actuellement au Musée Diocésain de Mayence (inv. PS 120 ; Gand, 1985, p. 269-270, n° 105). La seconde, pratiquement contemporaine de la précédente, se voit toujours entre deux gâbles du couronnement du Saint-Sépulcre de la chapelle Saint-Maurice, à la cathédrale de Constance. Au lieu d'être assis, saint Jacques est debout et serre contre lui six bourdons et autant de besaces dont il a noué, comme à Mayence, les courroies autour de son poignet. Ce geste est d'autant plus remarquable que dans les deux cas l'apôtre porte le Livre Saint de sa main relevée.
- 36 « Et je fis ce sonnet qui commence ainsi : Las ! pèlerins... Et j'ai dit pèlerins selon la large acception du mot car « pèlerins » peut s'entendre selon deux sens, l'un large, l'autre étroit : au sens large est pèlerin quiconque est hors de sa patrie. En sens étroit on entend par pèlerin celui qui va vers la maison de saint Jacques et en revient ». Et plus loin : « Ils se nomment « Peregrini » en tant qu'ils vont à la maison de Galice parce que la sépulture de saint Jacques fut plus lointaine de sa patrie que celle d'aucun autre apôtre » (*Vita Nova, vers 1292*, Poésie/Gallimard, 1974, sonnet XL, p. 96-97).
- 37 Sur le rituel de l'« Assumptio baculi et perae » ; Garrisson, 1965, t. II, p. 1168-1177.

- 38 La scène des Pèlerins d'Emmaüs figure sur maints vitraux, ivoires, enluminures et sculptures dès le XII^e siècle. Le Christ porte le plus souvent la « pera » ornée de la croix potencée de Jérusalem, comme sur le *Psautier d'Ingeburge* de Danemark (Chantilly - musée Condé). Cependant, au cloître de Silos (Vieille Castille), la besace du Christ est ornée de la coquille. L'« Office des Pèlerins » qui se jouait le second jour de Pâques décrit précisément le costume des acteurs.
- 39 Lc XXIV, 13-35.
- 40 C'est ce qu'expose l'auteur du sermon « Veneranda dies » (*Liber Sancti Jacobi*).
- 41 Cette expression est empruntée au titre d'un remarquable petit livre : P.-A. Sigal, *Les Marcheurs de Dieu*, Armand-Colin, 1974. La formule même de la bénédiction reprise dans le sermon « Veneranda dies » déclare, en parlant de la besace : « Accipe hanc peram habitum peregrinationis tue ... ».
- 42 On pense à Chartres, Amiens, Reims, mais aussi N.-D. de La Couture, au Mans, ou Saint-Seurin de Bordeaux. Ces figurations du XIII^e siècle sont précédées par les célèbres statues de Santa Marta de Tera (Zamora, Espagne) ou de la Camara Santa à Oviedo (Asturies), au XII^e siècle.
- 43 Décrivant le parvis de la basilique, l'auteur du « guide du pèlerin », V^e Livre du *L. S. J.*, dépeint l'activité qui y règne : « Derrière la fontaine s'ouvre le parvis ; son pavement est de pierre ; c'est là qu'on vend aux pèlerins de petites coquilles de poissons qui sont les insignes de Saint-Jacques... » - « in quo crusille piscium id est intersigna beati Jacobi venduntur peregrinis » ; Vielliard, 1990, p. 96-97.
- 44 Jacomet, 1990, n° 258, p. 42-51.
- 45 Haug, 1957, p. 117, 123 ; *Les vitraux de la cathédrale de Strasbourg*, 1986, Baie Nar. s., p. 486, Pl. XIV, et Baie Chap. s. II, p. 514, fig. 470. Curieusement, le Corpus a interverti les deux saints Jacques. C'est bien Jacques le Majeur qui prononce le verset « Qui conceptus est de spirito sancto, natus ex Marie Virgine », qui montre une coquille très effacée tandis que le Mineur porte un livre, et qui se tient à côté de Jean dont il est le frère, tous deux fils de Zébédée et non d'Alphée. Quant à l'effigie de saint Jacques assis parmi les apôtres, elle s'inscrit au même titre que les œuvres de miséricorde dans la verrière du Jugement dernier.
- 46 C'est encore dans le contexte d'une « Deisis » entourée des apôtres du Credo que figurait ici saint Jacques, la coquille posée sur sa main gauche voilée ; Beyer, 1967, XI, p. 33-44.
- 47 L'apôtre, la tête auréolée d'un grand nimbe jaune, le bourdon dans la main droite et la coquille dans la gauche, est vêtu d'une tunique écarlate et d'un manteau bleu. Toute une famille de donateurs se presse à ses pieds, les hommes à sa droite, les femmes à sa gauche ; verrière N. VIII, vers 1455, Inventaire de Thann, 1980, p. 178, fig. n° 424.
- 48 Cette peinture du XIV^e siècle se voit sur la travée A. du jubé. Elle a été dégagée et restaurée, en 1941-1942, par H. Velte. Au tympan figure la Décollation de l'apôtre au-dessus duquel on lit encore : Jacobus. Un relevé aquarellé de cette peinture est conservé au musée du Florival ; Inventaire de Guebwiller, 1972, p. 59-60, fig. 301). Il est intéressant de comparer la partie centrale du registre inférieur de cette peinture, où apparaît le Christ en croix, entouré d'un côté de la Vierge que soutient Marie-Madeleine et de l'autre par saint Jean et saint Paul, avec le dessin rehaussé de couleurs dont le cordonnier Jacques Leistenmacher a orné, vers 1430, le folio 3 v. de son livre manuscrit. Sous chacun des deux larrons, il a regroupé, à droite du Christ, la Vierge qui s'appuie sur Marie-Madeleine, et, à gauche, les deux frères, saint Jean et saint Jacques. Ce dernier tient également le livre et la coquille épanouie. Toutefois, à la différence de Guebwiller, ses bras n'effectuent pas un mouvement de chassé-croisé ; Meyer, 1981, XXXI, p. 37-44.
- 49 Les apôtres ont été peints dans les écoinçons des grandes arcades de la nef. Saint Jacques se voit, côté sud, à l'aplomb de la 4^e colonne. Cette figure expressive, restaurée comme les autres en 1962, est de la fin du XIV^e siècle ; Gardner, 1978, p. 262 et Inventaire de Guebwiller, p. 61 et fig. 308.
- 50 Dans le chœur de la Collégiale Saint-Thiébaud de Thann, vers 1420, saint Jacques ne se distingue des apôtres que par le bourdon qu'il tient de la main gauche, auquel a été ajoutée une calebasse. Comme les autres apôtres, il a la tête et les pieds nus. Le jeu savant du drapé exprime toute la noblesse de sa figure ; Inventaire de Thann, 1980, p. 171 et fig. 361.
- 51 Dans cette position qui la magnifie, la coquille, en effet, ne peut pas être considérée comme un simple insigne, d'autant plus qu'elle n'apparaît jamais perforée par les trous de suspension. En outre, il est possible d'établir une corrélation entre ces deux options. Lorsque saint Jacques n'est pas couvert du chapeau dont le bord relevé attire inmanquablement la coquille, et qu'il a les mains occupées à tenir bourdon, livre ou couronnes, c'est sur le haut de la poitrine que vient se placer l'« intersigna beati Jacobi ». Il en est ainsi dans deux œuvres particulièrement représentatives : la peinture murale de Linz am Rhein (Martinskirche), vers 1230, au sud de Bad-Honnef, sur la rive droite du Rhin, et le vitrail du musée de Karlsruhe, qui provient de Neuwiller-les-Saverne (XV^e siècle). Il est patent que ces deux solutions iconographiques sont excessivement rares pour ne pas dire inexistantes hors des pays germaniques. Si la coquille-fermoir se retrouve sur deux majestés normandes et un vitrail breton, en ravanche, l'apôtre n'apparaît jamais dans le domaine roman, tenant la coquille à la main, alors que cette figuration est constante dans la vallée du Rhin, en Suisse, en Bavière, en Europe Centrale et jusqu'en Scandinavie, où elle se retrouve sur le plus ancien étandard connu de Danemark, en 1427. Sur la valeur symbolique de la coquille ; Dupront, 1985, p. 236-244.

- 52 C'est ce que laisse entrevoir l'étude des coutumes funéraires propres aux sépultures de pèlerins. Dans les pays germaniques, la coquille apparaît, la plupart du temps, seule et posée sur la poitrine du défunt. Mais dans deux cas observés au Danemark, elle était posée dans la main droite du mort ; Bruna, 1991, p. 185.
- 53 Köster, 1983 ; Gand, 1985, p. 85-95.
- 54 C'est ainsi que le saint Jacques qui se voit parmi les apôtres peints dans la nef de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Guebwiller, l'ancienne église des Dominicains, porte un chapeau à rebord circulaire plat et calotte campaniforme, fréquent en Ile-de-France (Paris, Melun, Brie-Comte-Robert) et sur les confins du domaine royal (Rouen, Beauvais, Amiens, Reims), à la fin du XIII^e et au XIV^e siècle ; Jacomet, 1992, n° 23, p. 36-46. Quoique plus mouvementée et bien que ses bras soient placés plus haut, l'attitude de cette figure et l'économie de son drapé ne sont pas sans analogie avec celles de l'apôtre sculpté par Robert de Lannoy pour l'Hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins de Paris, au début du XIV^e siècle, dont l'ombre se voit au musée de Cluny ; Baron, 1975, 133-1, p. 29-72.
- 55 On pense ici, par exemple, au saint Jacques gravé par le « Maître FVB » (Bartsch 8, n° 82), avec couteau et écuelle à la ceinture ; au « S. Jacob der Grösser » de Lucas Cranach le Vieux, égrenant son chapelet, les pieds meurtris par la route (Bartsch 11, n° 26 et le tableau qui s'en inspire au Germanisches Nationalmuseum de Nuremberg, inv. Gm 189 ; Munich, Zurich, 1984, p. 136, n° 191 ; ou à celui de Hans Baldung Grien, harnaché de cuir (Bartsch 12, n° 08).
- 56 Cette tendance est une constante. Elle est manifeste au XIV^e comme au XVI^e siècle ; Jacomet, 1993, à paraître.
- 57 Jacomet, *Congreso de Estudios Jacobeos*, 1993, et « Saint Jacques en majesté », à paraître, *Archéologia*, 1994.
- 58 C'est le cas de sainte Catherine réputée intercéder au moment du Jugement dernier et de saint Thiébaud, en Alsace. A Kornelimünster, près de Aix-la-Chapelle, saint Cornélius se fait aussi le protecteur des pèlerins.
- 59 Le chevalier Arnold von Harff qui entreprit un vaste tour du monde, entre 1496 et 1499, achève son périple à Saint-Jacques. « Compostelle, dit-il, est une petite ville de Galice très jolie et agréable... Elle possède une grande et belle église. Le maître autel abrite un magnifique baldaquin de bois en l'honneur de saint Jacques. Il est surmonté d'une couronne d'argent. Les pèlerins allemands montent derrière l'autel et se posent la couronne sur la tête provoquant la risée des autochtones » ; Almazán, 1993, p. 168. Mais c'est dès le XIII^e siècle que les « Constitutiones » propres à la cathédrale de Saint-Jacques (1240-1250) font état de ce rite expressément réservé aux « Teutonici » ; Lopez Ferreiro, 1983, app. n° XXV, p. 64-67 ; Santiago, 1993, p. 342, n° 61 ; Plötz, 1986, p. 339-376. Aussi n'est-il pas surprenant qu'une statue de l'apôtre assis, en granit polychrome, conservée au Museo de la Catedral, montre le saint coiffé d'une couronne fleuronnée ; Santiago, 1993, p. 343, n° 62.
- 60 Quatre peintures murales des alentours de 1300 sont connues en Allemagne à Linz am Rhein (Martinskirche), Oberbreisig (Pfarrkirche), Niedermending (Pfarrkirche) et St. Nikolai in Mölln. Elles ont été recueillies par Clémen (*cf. Romanische Wandmalerei*) et étudiées par Plötz (*op. cit.*). La peinture de Linz qui remonte à 1230, est particulièrement extraordinaire. L'apôtre, debout sous un dais d'architecture, étend les bras pour couronner un pèlerin et une pèlerine, agenouillés à ses côtés sur l'extrados de deux arcades, tandis qu'une foule de pèlerins accourt de toutes parts, sur des chemins sinueux ombragés d'arbres. La statue de grès polychrome visible dans l'église-cathédrale (Münster) de Villingen, en Forêt-Noire, provient de la Jakobus-Kapelle détruite en 1841. Elle date du dernier tiers du XIII^e siècle ; Santiago, 1993, p. 344, n° 63. Au total, plus de 25 figurations ont été répertoriées qui s'échelonnent de la fin du XII^e siècle (Chœur de la cathédrale de Fribourg) au XVIII^e siècle. Pour comprendre le retentissement de cet usage, peut-être faut-il se souvenir, à ce propos, qu'au premier chapitre de l'*Historia Turpini*, lorsque saint Jacques se présente à Charlemagne, il promet à l'empereur « une couronne de gloire immarcescible » s'il se décide à « préparer » son chemin et à « libérer » sa terre : « ...ut tibi coronam eterne retribucionis exinde preparet » (*cf. Liber Sancti Jacobi*, Livre IV, cap. I, éd. W. M. Whitehill, p. 303).
- 61 Cet admirable polyptyque, de la fin du XV^e siècle (vers 1473), provenant de la James E. Roberts collection, est conservé à l'Indianapolis Museum of Art (n° 24. 3-6 ; *cf. M. Stokstad, « The sanctuary of saint James at the end of the 15th Century », Compostallanum*, Vol. XXXII, 1987, n° 3-4, p. 527-531. La couronne de saint Jacques est encore mentionnée dans l'Inventaire du Trésor de la Cathédrale, dressé en 1648 et Côme III de Medicis fait allusion à ce rite dans la relation de son voyage, accompli en 1669. Une estampe intitulée « Le vray pourtraict de saint Jaques, comme il est en Compostelle », montre l'apôtre, vénéré par des pèlerins, assis sur une cathèdre. La couronne est toujours suspendue sur sa tête (XVII^e siècle ; Madrid, 1971, n° 377).
- 62 L'Ordo diocésain mentionne les église suivantes : Kuttolsheim (67), Lembach (67), Riedseltz (67), Niederroedern (67), Schweighouse-sur-Moder (67), Gries (67), Gundershoffen (67), Zinswiller (67), Dettwiller (67), Lochwiller (67), Osthoffen (67), Grandfontaine (67), Thanvillé (67), Schwobsheim (67), Elsenheim (67), Heiteren (68), Wickershwihr (68), Artzenheim (68), Hunawihir (68), Aubure (68), Walbach (68), Feldbach (68), Bouxwiller (68), Courtavon (68), Knoeringue (68), Michelbach-le-Haut (68) et Bruebach (68) soit un total de 27 paroisses sur 767. Les paroisses consacrées à saint Philippe et saint Jacques, au nombre de 8, sont parfaitement différenciées de celles qui ont pour patron exclusif le Majeur rarement associées à saint Christophe.
- 63 Parmi les diocèses qui s'approchent de cette densité, on trouve ceux d'Auch (15/507), Albi (14/509), Bayonne (14/527), Metz (13/649), *cf. la carte dressée par H. Jacomet ; Santiago, 1993, p. 56.*

- 64 D'après l'enquête menée par Almazàn : 39 églises paroissiales ont eu ou reconnaissent toujours saint Jacques pour patron ; 9 chapelles isolées invoquaient son nom, 43 autels ont été à un moment donné érigés en son honneur dans diverses églises ; 5 établissements hospitaliers se sont ouverts sous ses auspices ; enfin 5 confréries se sont réclamées de l'apôtre, mais l'auteur n'en indique que 4, celles de Strasbourg, de Kaysersberg, de Ribeauvillé et de Rodern ; Almazàn, 1993.
- 65 A quoi il faut également ajouter un autel dédié à saint Jacques dans l'église Saint-Martin ; Almazàn, 1993, p. 42, p. 43-44 et 45. Cette chapelle se discerne, à la lettre G, sur la carte de S. Münster (cf. *Encyclopédie de l'Alsace*, Strasbourg 1982-1986). Selon L. Pflerger, elle apparaît mentionnée dès 1307 (cf. *Elsassland*, t. V, 1925, p. 210).
- 66 D'après Almazàn, (*op. cit.*), on en compte une érigée au couvent des Dominicains de Strasbourg, apparemment la plus ancienne (Fraternitas, 1365) p. 54 et 97, puis celles de Ribeauvillé (citée en 1482) p. 68, de Kaysersberg (mentionnée en 1491 ?) p. 62, et enfin la confrérie de Rodern (attestée en 1509) p. 70-71. Cependant, il semblerait que la confrérie saint-Jacques de Strasbourg ait été instituée en 1484 (cf. Arch. Mun., III, 263, 11). En 1524, les confrères « demandent la permission au magistrat de reprendre la statue de leur patron au couvent des Dominicains pour la placer sur l'autel Saint-Thiébaud de la cathédrale et de distribuer aux pauvres les aumônes perçues jusqu'ici par les religieux » (Arch. Mun., II, 66a 5 ; Cadillac-sur-Garonne 1967, n° 114, 115).
- 67 Chapelle Saint-Jacques et Sainte-Anne attestée en 1523 ; Fuchs, 1987, p. 247. On connaît même le nom de son chapelain : Pierre Guckerdey ; Schmitt, 1982, p. 140. Cette chapellenie a subsisté jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.
- 68 Ceci implique que la confrérie avait été érigée antérieurement à cette date (cf. Arch. Mun., Série ii. 2). De fait, elle fut érigée, vers 1450-1460, par Caspar Begert assisté de Clenn Munsch, Jean Ulrich, Oberlin Grab et Henri de Einstingen (Renseignement aimablement communiqué par M. F. Lichtlé, archiviste de la Ville). Paul Adam embrouille quelque peu la question quand il affirme rondement, que cette confrérie avait été « fondée », en 1494 (sic), dans la chapelle Saint-Erhard de l'Hôpital Extérieur, ou Hôpital des Etrangers - Elendenherberge - de Kaysersberg, devenue « un des centres du culte de saint Jacques » ; Adam, 1982, p. 71. Il renvoie à L. Pflerger qui, vérification faite, affirme le contraire : « Hier wurde 1494 eine Jakobsbruderschaft errichtet, nachdem in der Pfarrkirche i. J. 1478 bereits eine Jakobspfründe gestiftet war » (cf. « Die St Jakobsbrüder und der Jakobikult im Elsass », dans *Elsassland*, t. V., 1925, p. 210).
- 69 Fuchs, 1987, p. 235-236.
- 70 Fuchs, 1987, p. 247. Cette statue a été classée au titre des Monuments Historiques, le 3 novembre 1969. Elle a été restaurée entre les mois de février et décembre 1989 par les soins de l'Atelier J.-J. Meyer. A la suite de la « découverte d'or bruni » sur le « manteau », celui-ci a été doré à la feuille d'or fin.
- 71 Les pauvres pèlerins atteints de toutes sortes d'infirmités, sont présents sur les trois scènes qui illustrent les vertus de saint Adelphe pratiquant les œuvres de miséricordes, sa charité (sc.7), son hospitalité (sc.8), sa prévenance puisqu'il va jusqu'à leur laver les pieds (sc.9). Aussi l'entourent-ils de leurs regrets à sa mort (sc.10) et exultent-ils au moment de son apo théose (sc.21) ; Ohresser, 1960, n° 31, p. 1-24.
- 72 On ne peut que renvoyer ici, à la somme que constitue l'Inventaire Topographique de Thann, publié par la Commission Régionale d'Alsace, en 1980. On n'y voit pas moins de 9 représentations de saint Thiébaud, entouré de pèlerins en prière. sur l'intensité de ce pèlerinage ; Inventaire de Thann, p. 23 ; d'une portée très générale ; Dollinger, 1961, p. 23-33.
- 73 Inventaire de Thann, p. 165 et fig. 319. L'ensemble est de la fin du XV^e siècle. L'homme, à gauche, porte un vêtement court. A sa ceinture pend la gourde en terre cuite. La femme, à droite, a déjà le chapeau à calotte bombée qui va s'imposer au cours du XVI^e siècle.
- 74 Le sculpteur l'a représenté, barbu, « étendu sur une natte de paille », le bras droit replié sous la tête à laquelle chapeau et chevelure font un léger oreiller A sa ceinture pendent le chapelet et un couteau. Derrière lui se voient le bourdon et la gibecière. Au lieu de porter le message qu'il tient à la main et d'écouter le sermon, il ronfle pesamment. Mal lui en prend car un garçon farceur s'apprête à lui administrer « le contenu - douteux - d'un baquet ». En réalité ce pèlerin oublié a un nom. Il n'est autre que saint Alexis ; Haug, 1957, p. 131.
- 75 La figure de saint Josse occupe l'aile droite du retable du Jakobusaltar de Winnenden (Schlosskirche), en pendant avec saint Wendelin. Il foule au pied sa couronne, tient le bourdon et porte le chapeau orné de la coquille. Saint Sebald a pour attribut une église. C'est du moins ainsi qu'on le voit sur une gravure de Hans Sebald Beham dont il est le patron ; Bartsch 15, n° 65-I et B. 10, n° 19. Quant à saint Coloman, il tient une sorte de couronne de feuillage tressée ; Bartsch 10, n° 106 et n° 116. Tous trois sont vêtus en pèlerin. En Alsace même, le gisant de saint Ludan, signé du monogramme de Conrad Sifer et daté de 1492, présente une expressive silhouette de pèlerin (Hipsheim, église Saint-Georges ; Paris, 1991-1992, p. 99, fig. b.) qu'il faut comparer sur le plan iconographique au Grabstein des Seligen Eberhard von Seeon, à Oberbayern ; Munich, Zurich, 1984, p. 15-16, n° 1.
- 76 Dans l'église Saint-Jean-Baptiste de Lautenbach, un très beau bas-relief de la fin du XV^e siècle, qui sert de contretable au retable de 1719, le montre, pasteur, debout, s'appuyant à son bâton, égrenant le chapelet. Ses chaussures, son chapeau relevé, sa cape même et sa besace accrochée à la branche d'un arbre lui donnent quelque peu l'allure d'un pèlerin ; Fuchs, 1987, p. 255.
- 77 Bois polychrome et doré ; Fuchs, 1987, p. 212-213.

- 78 Cette haute statue de grès, au visage et à la bouche démesurés, provient sans doute de l'« Elendenherberge », fondée dans cette ville au XIV^e siècle dont la chapelle fut de tout temps placée sous le vocable de Saint Jacques ; Almazàn, 1993, p. 49). Les détails réalistes abondent sur cette œuvre : boucles de la ceinture et de la courroie qui retient la besace, échancrure et boutons de la tunique, chaussures. Néanmoins, le grand manteau qui tombe des épaules lui confère une certaine noblesse d'expression, d'autant qu'il en soulève un pan de la main gauche ; pan qui, repris par la main droite occupée à tenir son livre de prières, décrit une succession de plis en tablier (cf. « Haguenau, Art et Architecture », *Cahier de l'Inventaire*, 16, p. 118, fig. p. 117). La besace en moins et la taille plus élancée, le saint Jacques de la « Yale University Art Gallery », n'est pas sans analogie avec celui de Haguenau qu'il précède dans le temps. Mais il est probablement flamand ; *Gothic Sculpture in America*, t. I, N.-Y.- London, 1989, p. 332-333, n° 247.
- 79 La statue originale fixée sur le fût de la croix qui se trouve sous la galerie du « Mont des Oliviers », tout près de l'église Sainte-Croix, a malheureusement été dérobée. On peut néanmoins l'observer à travers la copie du calvaire placée à la sortie ouest de Kaysersberg, en 1925. Le musée d'Unterlinden possède également un moulage de cette statue, pris sur l'original. Si la croix occupe réellement son emplacement primitif, il est un détail de la statue qui ne laisse pas d'être curieux. Saint Jacques qui, de la main gauche, relève un pan de son manteau tout en tenant son bourdon, esquisse de la main droite un geste dont la direction est suggérée par l'index et le majeur tendus... vers l'ouest.
- 80 Il y a dans cette image deux traits complémentaires : la position de la besace et l'attitude du saint. La besace rejetée dans le dos, par dessus l'épaule, se retrouve des Flandres à la Pologne (Exemple : Varsovie, volet de triptyque ; Gand, 1985, n° 380 ; Prague, Galerie Nationale ; Madrid, 1971, n° 375, musée d'Esztergom ; Gand, 1985, n° 370, p. 32-1 et p. 370 ; Bruxelles, statue ; Georges, 1971, pl. 38a ; également reproduite ; Mâle, 1958, p. 164 ; Madrid, 1971, n° 309...). Dans les deux derniers cas, le chapeau est également rejeté dans le cou, au dessus de la besace. Le pèlerin agenouillé au pignon de la Collégiale de Thann associe ces deux éléments. L'art flamand a bien pu introduire cette particularité en Espagne comme en fait foi un Anonyme castillan du musée du Prado ; Madrid, 1971, n° 601, jamais on ne la remarque en France. Il n'en va pas de même de l'attitude qui consiste à prendre appui des deux mains sur le bourdon. On la voit, en Champagne, sur un vitrail de la Cathédrale de Troyes et sur une statue conservée à l'Hôtel de Vauluisant, dans cette même ville. La statuette reliquaire du trésor de la cathédrale de Burgos la présente aussi ; Gand, 1985, n° 341. En Alsace, elle se retrouve dans l'expressive statuette de saint Jacques qui orne, avec huit apôtres et la crucifixion, la cuve hexagonale de la chaire de la cathédrale de Strasbourg, édifée en 1485, sur les dessins de Hans Hammer. Curieusement, l'apôtre pose sa main droite sur le pommeau sommital de son bourdon. Ce même geste apparaît sur une statue de pierre conservée à l'église Saint-Jacques de Liège ; Georges, 1971, pl. 58b. La gravure tirée de la série des apôtres gravée par Martin Schongauer offre une variante de cette attitude (cat. n° 8). Mais la position de la main droite qui semble grater une pustule est énigmatique. Cette gravure fut abondamment copiée. On la retrouve identique sur un flanc de la châsse de Saint-Hippolyte et dans la nef de l'église de Warbourg, où est peint le collège des apôtres. Peut-être le saint Jacques du retable des douze apôtres de Thann (musée de l'Œuvre Notre-Dame, Strasbourg) s'inspire-t-il du dessin de Schongauer qu'il simplifie. Le rendu de la main droite est inerte ; Inventaire de Thann, p. 156 et fig. 172. On comprend mieux la position de cette main sur le saint Jacques de la tapisserie de Saverne où elle retient le pan du manteau à hauteur du bourdon ; Inventaire de Saverne, p. 263, fig. 279. Dans tous les cas, les éléments qu'on vient de caractériser, entrent dans une fourchette chronologique précise, fin XV^e, début XVI^e siècle.
- 81 Dans la seconde moitié du XV^e siècle on remarque parfois la présence de petits jais enchâssés dans la coquille. Il est curieux d'observer ce détail sur le très beau saint Jacques peint, vers 1506-1507, par Juan de Flandes à Salamanque ; Gand, 1985, p. 358-360, n° 354. Le « tempietto » sous lequel l'apôtre est assis, a son exact répondant dans une gravure de Hans Springinklee, tirée du « Hortulus animae », qui montre saint Jacques, assis de biais sur un trône, la coquille à la main ; Bartsch 12, n° 16.
- 82 Il est étonnant de voir le chapeau à ce point acquis aux « Majestés » de saint Jacques. Les statues homologues d'Allemagne offrent la même unanimité ; Colmar, 1990-1991, p. 30-33. Il en va ainsi en France. Une seule exception au tableau : le vitrail provenant de Neuwiller-les-Saverne (cat. n° 19). Plus étrange encore peut paraître l'idée de pourvoir ces « Majestés » de besaces. C'est pourtant le cas de la statue qui a provoqué cette exposition, le saint Jacques de Gueberschwihr (cat. n° 1). Si cette besace se trouve encore sur la petite groupe du musée (cat. n° 15), il n'y a cependant pas de consensus. Ni la « Majesté » de Bâle (cat. n° 17), ni celle de Kaysersberg (cat. n° 18), ni celle présentée dans l'exposition (cat. n° 16) ne l'exhibent. En Allemagne, il n'y a guère, semble-t-il, que la statue du retable de Winnenden qui la montre. La statue couronnante de Munich qui aligne trois coquilles sur son chapeau en est dépourvue ; Munich, Zurich, 1984, p. 127, n° 176. Cependant, il n'est pas rare que saint Jacques ait un livre (Rabenden) et il n'est pas exclu qu'il tienne un bourdon (Rabenden, Eindhoven, coll. J. Dirven ; Gand, 1985, n° 358). A Kalkar, entre Xanten et Clèves, la Majesté offerte par Johann Becker et sa femme à l'église Saint-Nicolas, le montre tenant de la main droite le bourdon et un livre replié dans son sac de cuir, tandis que sa main gauche se pose doucement sur la tête de l'épouse (vers 1500) ; Santiago, 1993, p. 512, n° 185. On en retire la nette impression qu'à l'approche du XVI^e siècle, les attributs de pèlerins tendent à envahir la figure de saint Jacques même là où elle peut paraître au dessus des contingences de la vie terrestre.

- 83 Ce souci d'être bien chaussé pour affronter la route se trahit sur la statue de l'Augustinermuseum de Fribourg-en-Brisgau (cat. n° 3). Mais on en pourrait trouver d'innombrables exemples. En voici deux : le saint Jacques de Hans Gieng, conservé au Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg (Suisse) et la statue de l'église Saint-Lambert de Neeroeteren (Belgique) ; Georges, 1971, pl. 54).
- 84 Dans son « Peregrinus » (1513), Jean Geiler de Kaysersberg (1445-1510) qui passa le plus clair de sa vie à tonner du haut de la chaire de la cathédrale de Strasbourg, énumère 25 qualités indispensables au pèlerin. Prenant appui sur la réalité, il allégorise l'habit du « jacquet ». A ses yeux, la besace incarne la foi, le bourdon l'espérance, la cape dont s'enveloppe le pèlerin, l'amour. Le chapeau symbolise la patience, les chaussures l'habileté et la pratique du bien, les gants l'indulgence et les bagages, le détachement, car moins on en emporte, mieux on marche ; Almazàn, 1993, p. 137-150 ; Dacheux, 1876.
- 85 On se souvient du dialogue qu'Érasme imagine entre Menedemus (Reste à la maison) et Ogygius (Sot) : « Mais à quoi ressembles-tu ? Tu es couvert de coquilles, le corps entier chargé d'insignes de pèlerin en plomb et en étain, un collier de paille enserre ton cou, des œufs de serpent (le chapelet !) parent tes bras » (cité par Jan van Herwaarden ; Gand, 1985). Quant à la calebasse, Hans Holbein l'a parfaitement dessinée dans l'une des vignettes qu'il a gravées pour illustrer l'*Éloge de la Folie*.
- 86 Sur la page du livre que tient ouvert saint Jacques, présenté en buste, parmi les apôtres de la prédelle du retable du maître autel, à Sainte-Croix de Kaysersberg, on déchiffre le verset du Symbole des Apôtres qui lui est communément attribué : « Qui conceptus est de spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine » (sur le Credo apostolique et ses implications ; Colloque de Saint-Claude, *Pensée, Image et Communication en Europe Médiévale*, Besançon, 1993, p. 83-262).
- 87 Deux figurations notables de saint Roch le montre exempt d'insignes : en Alsace, les statues d'Ammerschwihl et de Kientzheim ; Fuchs, 1987, p. 187, 251, n° 23, 193, fig. 71 ; en Allemagne, celle de Munich ; Colmar, 1990-1191, p. 29, fig. 11. Ailleurs, aux XV^e et XVI^e siècles, saint Roch arbore généralement la « Vernicle » ou « Sainte Face » - « l'image bénie que Jésus-Christ nous laissa en mémoire de son très beau visage », écrit Dante (*Vita Nova*, XL) - qu'on vénérât à Rome, ou les « clés de saint Pierre ». Le musée d'Unterlinden possède également un panneau de la fin du XV^e siècle représentant saint Roch et il ne porte pas davantage de coquille ; cat. 1990, n° 539).
- 88 Le vitrail original a été déposé à l'Augustinermuseum de Fribourg. Une copie se voit à la cathédrale ; Almazàn, 1993, p. 80-84.
- 89 Will, 1960, t. IV, p. 61-67.
- 90 Cette statue a été classée au titre des Monuments historiques, le 22 juillet 1983. Outre l'expression du visage et le geste des mains, toute la vie qui anime cette œuvre résulte du mouvement des étoffes, tantôt plissées, tantôt traitées en larges aplats ; Fuchs, 1987, p. 181.
- 91 Comme on le voit fréquemment sur les groupes d'apôtres appartenant à des prédelles, saint Jacques tient ici la coquille dans sa main. Mais au lieu de lui donner l'aspect traditionnel d'un « éventail », le sculpteur prouve sa maîtrise en mettant cette coquille en harmonie avec celle du chapeau et en dégageant habilement les « oreilles » du pecten. A ce titre, il est suggestif de comparer cette figure de l'apôtre avec celle qui se trouve en symétrie inverse, à la cathédrale de Strasbourg, sur la prédelle du retable de Saint-Pancrace (1522).
- 92 Ce panneau qui fait partie de la face interne du volet gauche d'un retable est intéressant en ce qu'il montre comment, à la fin du XV^e siècle, le type du saint Jacques tenant la coquille à la main persiste en dépit de l'apparence nouvelle que se donne l'apôtre qui fait un contraste frappant avec saint Pierre ; cat. 1990, n° 542. Le saint Jacques réputé suisse que possède le musée de Dijon, en est un autre exemple.
- 93 Ce précieux marché a été publié par J. Guillemin, *Matériaux d'Archéologie et d'Histoire*, n° V, à Chalon-sur-Saône, au mois de mai 1869, p. 69-71. Il semble que l'acte original soit perdu.
- 94 Gand, 1985, p. 32-33, 370-371. En revanche, à Paczkov, en Tchécoslovaquie, les huit panneaux du retable retracent la vie de saint Jacques.
- 95 Mast, 1990, p. 1-86.
- 96 Photographie de ce retable ; Madrid 1971, n° 303.
- 97 Le premier de ces panneaux représente « Saint Jacques le Majeur arrêté par ordre d'Hérode Agrippa » ; *Catalogue des Peintures anciennes*, Musée des Beaux-Arts de la Ville de Strasbourg, 1938, n° 19. Cette œuvre était alors datée : « vers 1490 ». Le second panneau, intitulé « Scène de la légende de saint Jacques le Majeur », a été décrit par Hans Zumstein ; *Bulletin du Musée*, n° 25, oct-nov-déc., 1985. Il avait été acquis à Zurich, et l'auteur le situe dans la seconde moitié du XV^e siècle.
- 98 En effet, tous les retables mentionnés plus haut, ne s'intéressent, en réalité, qu'à un seul des miracles de l'apôtre, le seul qui ait donné naissance à des jeux scéniques ou « mystères », celui qu'on appelle communément : le *Miracle du Pendu dépendu* ; Mâle, 1931, p. 178-181.
- 99 On trouve tout d'abord le récit de ce miracle dans le Livre II du *Liber Sancti Jacobi*, qui rapporte 22 miracles attribués à l'apôtre. Le « De peregrino suspenso » y vient en 5^e position. De là, ce texte a passé dans divers recueils consacrés aux vies des saints comme le « Speculum Historiale » de Vincent de Beauvais ou la « Legenda Aurea » du dominicain Jacques de Voragine, évêque de Gênes, parfois connue sous le nom de « Longobardica historia », qui l'un et l'autre, à la faveur de l'imprimerie, ont eu de nombreuses éditions.

- 100 Bien qu'elle ait consenti à adopter la famille trinitaire, la tradition propre aux pays germaniques se caractérise par sa fidélité au récit primitif. En pays roman, en Italie comme en France, la servante aurait été à même de faire des aveux. C'est elle, en effet, qui cache la coupe et jure la perte du jeune pèlerin. Le ressort psychologique de l'histoire s'est déplacé. Ce n'est plus l'avarice de l'aubergiste qui est cause du drame, mais l'amour contrarié de la « chambrière » qui s'éprend du jeune homme ; Jacomet, 1992, n° 278, p. 36-47.
- 101 Les costumes du père et de la mère sont bien différenciés : là une cape rouge fourrée de blanc brochant sur une courte tunique de bure, ici une longue robe sombre. Le fils va nu-tête, tandis que le père est couvert du grand chapeau que la mère porte aussi sur le foulard de tête joliment noué qui encadre son visage gracieux. Le bourdon a une forme discrète, ses deux pommeaux sont cependant visibles. Sur le panneau de Colmar, on discerne la besace du père sous sa cape légère. Mais pourquoi le peintre a-t-il omis la coquille ? Répugne-t-il à la montrer, car sur le panneau de l'arrestation de saint Jacques, les attributs de pèlerin ne sont pas moins discrets. Mais ce qui ajoute au trouble, c'est qu'un autre insigne apparaît sur l'aile du chapeau du père et de la mère assis à table, l'une de ces enseignes filigranée en métal fondu. Ne comptaient-ils pas aller à Compostelle, ou ont-ils déjà rendu visite à un autre sanctuaire ? Peut-être y a-t-il moyen d'élucider ce point. Les panneaux peints du triptyque d'Esztergom que l'on situe vers 1480 et qui présente le même raffinement vestimentaire, sont eux aussi avars d'insignes. Le seul moment où la coquille se remarque, est celui de la dépendaison du jeune homme, tout à la fin ; Gand, 1985, p. 32, 33. La raison d'être de cet emploi modéré de la coquille apparaît pleinement sur les volets du retable de Winnenden, au nord-est de Stuttgart. A l'auberge et sur la route, aucun des pèlerins ne porte d'insignes. En revanche, revenus de Compostelle, le père et la mère arborent fièrement la coquille, non seulement sur leur couvre-chef, mais aussi sur leur manteau. Ainsi se vérifie ce que dit l'auteur du sermon « Veneranda dies ». C'est au retour que les pèlerins se munissent de la coquille, qu'ils l'agrafent sur leur vêtement et la portent avec joie en l'honneur de l'apôtre : « crusillas... quas peregrini a beati Iacobi liminibus redientes in capis suis consuunt, et ad decus apostoli et memoriam ejus, in signum tanti itineris ed propria deferunt cum magna exultacione » (*L. S. J.*, L. I, xvii, éd. W.M. Whitehill, p. 163). Ainsi s'établit également la logique de son usage en iconographie, du moins quand cet usage est compris et respecté. Malheureusement, dans le cas du panneau de Colmar, il est impossible de s'assurer de ce point, puisque le pèlerin soucieux de ne pas indisposer le juge cache le devant de son chapeau dans un pan de son manteau. Certains pèlerins rapportaient de fort beaux « souvenirs » comme ce Pierre Wilfung dont la veuve donna l'insigne d'argent à la cathédrale de Strasbourg, en 1409 ; Almazàn, 1993, p. 59.
- 102 Le premier à avoir signalé cette peinture aussitôt après sa découverte fut l'abbé A. Straub, dans un article de la *Revue Catholique d'Alsace*, 2, 1860, p. 237-241. Le Manuscrit 450 de la Bibliothèque de Sélestat, qui est une « Étude sur l'église paroissiale » Saint-Georges, sous la plume d'Alexandre Dorlan, comme son titre l'indique, renferme un curieux dessin de ces peintures exécuté peu après leur dégagement. S'il est fidèle à l'allure générale de la composition, ce dessin rehaussé de couleurs ne rend pas vraiment compte de la nervosité du trait de l'artiste. La peinture, qui, classée au titre des Monuments Historiques a été restaurée en 1979 par l'Atelier ARCOA, souffre de nouveau du voile opaque qui l'a longtemps desservie en empêchant de la regarder. Cependant, placée sous un éclairage adéquat, elle reprend toute sa vigueur. Les costumes de la fin du XV^e siècle retrouvent contours et teintes. Les pèlerins portent la cotte et le surcot qui s'arrête au dessus du genou. Sur la cape du pendu, on remarque, à côté de la coquille, ce même bourdonnet blanc qui raye la casaque des pèlerins attablés, sur le retable de Rothenburg. Qu'il me soit permis ici de remercier M. H. Meyer, Conservateur de la Bibliothèque Humaniste de Sélestat pour son aide bienveillante et inlassable.
- 103 La distribution des scènes de cette histoire en 4 compartiments est chose classique puisqu'on l'observe aussi bien à Esztergom qu'à Winnenden où elle suivent à peu de chose près le même ordre. Là cependant, s'arrête la comparaison. On ne trouve pas à Sélestat cette étagement de la composition que l'application de la perspective rend possible. La représentation ne s'évade pas du plan du mur et le décor des scènes reste schématique, ce qui confirme une datation dans la seconde moitié du XV^e siècle. Comparativement, la date des panneaux de Strasbourg et de Colmar est plus tardive. Elle doit plutôt approcher de 1500, ce que suggère la magnifique barbe bifide de saint Jacques arrêté. En effet une telle barbe se retrouve sur la statue de Kalkar qui est datée vers 1500.
- 104 Cette scène se retrouve presque identique, quoiqu'inversée, au folio IXXXII verso, du « Passionale » ou « Der heiligen Leben », publié en 1513 par S. Brant et que conserve la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg.
- 105 C'est, en effet, de cette manière qu'une des gravures contenues dans une édition du Wallfahrtsbuch, invite à se représenter la visite des parents à Compostelle, bien qu'elle ne figure pas à Sélestat. Saint Jacques trône sur son autel. Le chef coiffé d'un chapeau, tient le bourdon de la main gauche et porte la sacoche du même côté, tandis que de la main droite il tend la coquille vers le père agenouillé à ses pieds. Dans l'embrasure de la porte, apparaît la mère, coiffée du chapeau, la chevelure enveloppée dans un voile (gravure reproduite ; Marquet, 1991, p. 35). L'un des 8 bas-reliefs du petit retable de la chapelle Saint-Jacques d'Ermensee, près de Lucerne, entièrement consacré à cette légende, évoque cette scène d'une façon très semblable.

- 106 Normalement, tous les récits concordent sur ce point, le « miracle des poules » se produit dans la maison du juge incrédule. Ce qui induit à croire qu'ici la scène se passe devant l'aubergiste entraîné de banqueter, c'est que, comme l'avait bien vu l'abbé Straub, le personnage qui est à table porte le même pourpoint à col fourré que l'aubergiste dans les deux premiers épisodes. Seule la toque a changé de couleur. Elle est rouge au lieu d'être blanche. Dans le groupe de personnages qui se tient à l'entrée de la pièce, on distingue parfaitement les trois pèlerins : le père de face, à gauche de la fenêtre, un grand bourdonnet rayant sa blouse ; la mère immédiatement à sa droite, le visage entouré d'une guimpe sous le chapeau ; enfin, le fils, à l'arrière plan, au-dessus. Juste devant le père, se tient un quatrième personnage, d'âge mur, engoncé dans un vêtement bleu foncé, un bonnet blanc vissé sur la tête. Cet homme pourrait être le juge qui convaincu, vient demander des comptes à l'aubergiste. Ce n'est là toutefois qu'une hypothèse. Plus bas que cet homme, un cinquième personnage, assis au ras du sol, fait mine de s'exclamer, élevant le bras gauche pour signaler quelque chose que la compagne de l'aubergiste remarque aussi puisqu'elle incline les yeux vers l'angle de la pièce. Devant lui, au pied de la table dressée, deux pichets à terre, analogues à ceux que l'on voit sur le panneau de Strasbourg, au repas des pèlerins. Malheureusement, la partie inférieure droite de la peinture, masquée par la balustrade en pierre, paraît entièrement effacée. Prieur de la Comble qui a dessiné cette peinture au moment de sa découverte, en 1860, n'a mis là que du grisé (Bibl. Hum. Ms. 450).
- 107 Il vaut la peine de lire ce procès-verbal : « M. Palustre fait passer sous les yeux de l'assistance la photographie d'un tableau fort original... dont le sujet a fort intrigué tous ceux qui l'ont vu, d'aucuns prétendant que, certain vendredi, une cuisinière d'auberge ayant voulu servir un repas gras, les volailles mises à rôtir s'étaient tout à coup dégagées de la broche et envolées dans l'appartement. Or, en lisant le récit des miracles de saint Jacques, M. Palustre a trouvé dans la relation du pèlerinage d'un paysan à Saint-Jacques-de-Compostelle (il s'agit du picard Guillaume Manier) l'explication du tableau qui nous occupe. » En voici la description précise : « A gauche, sont assis à table le juge et sa femme auxquels un échanton debout est en train de verser à boire. Ils écoutent attentivement le récit d'un vieillard - le père du pendu - qui, le chapeau à la main, leur fait part de l'événement. A droite, une servante, assise devant une large cheminée, se retourne à demi pour écouter. Pendant ce temps, trois poulets qu'elle faisait rôtir se dégagent de la broche et de nouveau pleins de vie, volent dans toutes les directions » ; Société. archéologique de Touraine, Bulletin, t. 9, 1892-1894, p. 225, 226. Qu'il me soit permis de remercier ici tant M. J. Theubet de Genève que le Dr. J. Moreau, actuel président de la Société archéologique de Touraine, sans le concours involontaire desquels il aurait été impossible de faire ce rapprochement.
- 108 Peut-être faut-il voir dans la présence de ces trois poulets, un trait de folklore analogue à celui qu'on trouve dans les chansons. Par exemple l'un des couplets de la chanson transcrite sur le retable d'Étapes (Pas-de-Calais) dit « Le coq s'est débouché, sauté dessus la table, / trois fois il a chanté, trois fois battu des ailes. » Une des complaintes recueillies au Canada montre la même insistance.
- 109 « Le juge avoit fait aprestre son disner ou il avoit en l'aste au feu un cok et une geline que rosti estoient. » Et plus loin : « encontinent le cok et le jaline sordirent de l'aste et chanterent et lors le juge fut moult merveilles » ; Viellard, 1990, p. 136.
- 110 « N'oublie pas les poules derrière l'autel, recommande au pèlerin le moine servite, regarde-les bien et pense que Dieu a fait toutes choses merveilleuses. Qu'elles soient parties de la broche, je sais que ce n'est pas un mensonge, car moi-même j'ai vu le trou par lequel elles s'en sont allées à la queue leu leu, ainsi que le four sur lequel on les a rôties. » ; Vach, 1988, p. 40-41.
- 111 On trouve des représentations du « Pendu dépendu » à travers toute l'Europe, des Pays-Bas à l'Italie et du Portugal au Tirol. En France, 22 vitraux et 6 peintures murales des XV^e et XVI^e siècles évoquent cette légende de façon très explicite. Avec 12 scènes, les fresques d'Überlingen (Pays de Bade) et celles de Canville-la-Rocque (Cotentin), offrent les récits les plus minutieux ; Jacomet, 1992, n° 278, p. 36-47 ; un colloque international s'est penché sur ce thème, à Toulouse, au mois de février 1993, dont les actes doivent paraître en 1994.
- 112 Kubler, 1965, XV, p. 101-108.
- 113 Ce rapprochement n'a de valeur que si la datation respective des deux œuvres concorde. Or la statue est approximativement datée des années 1477-1478 ; Fuchs, 1987, p. 247, tandis que les panneaux seraient plus proches de 1500. C'est affaire de compatibilité stylistique et chronologique.
- 114 C'est du reste ce que suggère Clauss ; Clauss, 1902, p. 12-13 ; Kubler, *op. cit.*, p. 103 et 105. Sur le départ des pèlerins, Jacomet, « Croix St-Jacques, Croix aux Pèlerins, Croix de la Montjoie », à paraître, Publication de la Société archéologique d'Eure-et-loire, Chartres.
- 115 En 1609, affirme Almazan, 1993, p. 86, « une caravane de pèlerins partit de Saverne... » ; l'un des pèlerins, Jacques Bosch, obtint un prêt de 10 livres pour faire face aux dépenses d'un si long voyage. Le départ de l'un de ces pèlerins est mentionné en ces termes : « Le 11 mars 1609, David Glasser partit pour Saint-Jacques-de-Compostelle. Que Dieu le protège, lui et ses compagnons. Amen ». La statue de procession, en bois polychromé et doré, que possède la paroisse Saint-Jacques de Dettwiller (Saverne) répond à l'idée que les pèlerins des XVII^e et XVIII^e siècle se faisaient de leur patron. Saint Jacques porte le mantelet orné de coquilles. Il est chaussé de bottes théâtrales, coiffe le grand chapeau et tient un immense bourdon au sommet duquel pend la calebasse enrubannée. Il n'a cependant pas quitté le livre et le manteau dont un pan retenu à la ceinture l'enveloppe élégamment ; Inventaire de Saverne, 1988, p. 90, 101, fig. 22. Depuis, l'épopée du pèlerinage vécu a été renouée par la chronique de G. Mosser, « Mon cœur est une étoile - Lettres sur le chemin de Compostelle (Sélestat 1991) », parti de Vézelay au mois de juillet 1987.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, 1982
P. Adam, *Charité et assistance en Alsace au Moyen Age*, Strasbourg, 1982
- Almazàn, 1993
V. Almazàn, *La quête du pardon*, Strasbourg, 1993
- Aubert, Beaulieu, 1950
M. Aubert, M. Beaulieu, *Description raisonnée des sculptures du Moyen Age, de la Renaissance et des Temps Modernes*, I, *Moyen Age*, 1950
- Baron, 1975
Fr. Baron, « Le décor sculpté et peint de l'Hôpital Saint-Jacques-aux-pèlerins », *Bulletin Monumental*, 133-I, 1975
- Barth, 1980
M. Barth, *Handbuch der Elsässischen Kirchen im Mittelalter*, 1980
- Bartsch, 1808
A. von Bartsch, *The illustrated Bartsch*, 87 vol., New York, 1978-1985 (réimp. de l'édition de Vienne, 1803-1821)
- Becksmann, 1979
R. Becksmann, *Die Mittelalterlichen Glasmalereien in Baden und der Pfalz (Corpus vitrearum medii aevi, Deutschland, II)*, Berlin, 1979
- Béguerie, 1993, à paraître
P. Béguerie, « Un atelier de sculpteurs colmarien dans les premières décennies du XVI^e siècle », *Société d'Histoire et d'Archéologie de Colmar*, 1993, à paraître
- Beyer, 1967
V. Beyer, « La verrière du Jugement dernier à l'ancienne église des Dominicains de Strasbourg », *Cahiers alsaciens d'art et d'histoire*, XI, 1967
- Bottineau, 1966
Y. Bottineau, *Les chemins de Saint-Jacques*, Paris-Grenoble, 1966
- Bruna, 1991
D. Bruna, « Les enseignes de pèlerinage... », *les sépultures du Moyen Age en Europe occidentale*, communication présentée à la Société Nationale des Antiquaires de France, 1991
- Carlen, 1987
L. Carlen, *Wallfahrt und Recht im Abendland*, 23, Universitätsverlag Freiburg, Fribourg, 1987
- Catalogue de vente, 1912
Catalogue des tableaux anciens, collection Jean Dollfus, Paris, 1912, t. 3
- Caucci von Saucken , 1993
P. Caucci von Saucken, *Saint-Jacques de Compostelle, Mille ans de pèlerinage en Europe*, Paris, 1993
- Chamoso Lamas, 1937
M. Chamoso Lamas, « El altar del Apostol en la Catedral de Santiago », *Bol. de la Com. de Mon. Hist. y Art. de Orense*, 1937
- Christophorus, 1858
Christophorus, « Liste des villages détruits ainsi que des noms de villages disparus dans la Haute-Alsace », *Revue d'Alsace*, Colmar, 1858
- Clauss, 1902
J. Clauss, *Das alte Kaysersberg*, Kaysersberg, 1902
- Conant, 1983
K.-J. Conant, « The early Architectural History of the Cathedrale of S. de C. », *Arquitectura Romanica da Cat. de S. de C.*, Santiago, 1983
- Dacheux, 1876
L. Dacheux, *Un réformateur catholique à la fin du XV^e siècle*, Paris, 1876
- Demmler, 1921
T. Demmler, « Beiträge zur Kenntnis des Bildhauers Gerhaert von Leyden », *Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlung*, LXII, 1921
- Deutsch, 1964
W. Deutsch, « Die Konstanzer Bildschnitzer der Spätgotik und ihr Verhältnis zu Niklaus Gerhaert », *Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees und seiner Umgebung*, vol. 1 2, 1964
- Dollinger, 1914
F. Dollinger, « Gueberschwyr », *Revue alsacienne illustrée. Sites d'Alsace*, Strasbourg, 1914
- Dollinger, 1961
Ph. Dollinger, « Les pèlerinages au Moyen Age », *Thann, Regard sur 8 siècles d'histoire locale*, 1961

- Dupront, 1985
A. Dupront, « Perspectives anthropologiques », *Saint-Jacques de Compostelle*, Brepols, 1985
- Freyther, 1957
L. Freyther, « Notizen über Sundgau-Pfarreien », *Jahrbuch des Sundgau-Vereins*, Mulhouse, 1957
- Fuchs, 1987
M. Fuchs, *La sculpture en Haute-Alsace à la fin du Moyen Age, 1456-1521*, Colmar, 1987
- Gaiffier, 1971
B. de Gaiffier, « Notes sur quelques documents relatifs sur la translation de saint Jacques en Espagne », *Analecta Bollandiana*, t. 89, 1971
- Gardner, 1978
A. Gardner, « Le couvent des Dominicains de Guebwiller », *Congrès archéologique de France, Haute-Alsace*, 1978
- Garrisson, 1965
F. Garrisson, « A propos des pèlerins et de leur condition juridique », *Études d'histoire du droit canonique...*, t. 2, 1965
- Gazette de l'Hôtel Drouot, 1984
La Gazette de l'Hôtel Drouot, 1^{er} juin 1984
- Georges, 1971
A. Georges, « Le pèlerinage à Compostelle en Belgique et dans le nord de la France », *Mémoire de l'académie royale des Beaux-Arts de Belgique*, Bruxelles, 1971
- Gothic Sculpture in America, 1989
Gothic Sculpture in America, t. I, *The New England Museum*, New York, Londres, 1989
- Graf, 1991
B. Graf, *Oberdeutsche Jakobsliteratur. Eine Studie über den Jakobuskult in Bayern, Österreich und Südtirol*, Munich, 1991
- Groote, 1860
E. de Groote, *Die Pilgerfahrt des Ritters Arnold von Harff von Cöln*, Cologne, 1860
- Guerra Campos, 1982
J. Guerra Campos, *Exploraciones arqueológicas en torno al sepulcro del apostol Santiago*, Santiago, 1982
- Guillemin, 1869
J. Guillemin, *Matériaux d'Archéologie et d'Histoire*, Chalon-sur-Saône, mai 1869
- Haug, 1957
H. Haug, *La Cathédrale de Strasbourg*, Strasbourg, 1957
- Hausmann, 1900
S. Hausmann, *Elsässische und lothringische Kunstdenkmäler*, Strasbourg, 1900
- Holtz, 1976
W. Holtz, *Handbuch der Kunstdenkmäler im Elsass und Lothringen*, Munich-Berlin, 1976
- Inventaire de Guebwiller, 1972
Inventaire général du canton de Guebwiller, Paris, 1972
- Inventaire de Haguenau, 1989
Canton de Haguenau, Image du Patrimoine, n° 64, Obernai, 1989
- Inventaire de Saverne, 1977
Inventaire topographique - Saverne, Paris, 1977
- Inventaire de Thann, 1980
Inventaire topographique - Thann, Paris, 1980
- Jacomet, 1990
H. Jacomet, « Le bourdon, la besace et la coquille », *Archéologia*, n° 258, juin 1990
- Jacomet, 1992
H. Jacomet, « A propos d'une statue de saint Jacques », *Monuments et Sites de Seine-et-Marne*, n° 23, 1992
- Jacomet, 1992
H. Jacomet, « Un miracle de saint Jacques, le Pendu dépendu », *Archéologia*, n° 278, avril 1992
- Jacomet, 1993
H. Jacomet, « Figuration de la Majesté de saint Jacques en France », *Congreso de Estudios Jacobeos*, S. de C., 1993
- Jacomet, à paraître
H. Jacomet, « Compostelle au XII^e et au XX^e siècle, du Mythe à l'Utopie. Actes du 2^e colloque d'Issoire, *Europe Romane - Europe de 1992*, à paraître
- Jacomet, à paraître
H. Jacomet, « Saint Jacques en Majesté », *Archéologia*, à paraître
- Jacomet, à paraître
H. Jacomet, « Saint Jacques apôtre et pèlerin - proximité et distance », actes du colloque de Rocamadour, à paraître
- Jacomet, à paraître
H. Jacomet, « Croix Saint-Jacques, Croix aux Pèlerins, Croix de la Monjoie », *Publication de la Société Archéologique d'Eure-et-Loire*, Chartres, à paraître
- Kaufmann-Hagenbach, 1952
A. Kaufmann-Hagenbach, *Die Baler Plastik des 15. und Frühen 16. Jahrhunderts*, Bâle, 1952
- Köster, 1983
K. Köster, *Pilgerzeichen und Pilgermuscheln von mittelalterlichen Santiagostrassen, Saint-Léonard, Rocamadour, Saint-Gilles...*, Neumünster, 1983
- Kubler, 1965
M. Kubler, « Pèlerins sélestadiens à Saint-Jacques de Compostelle », *Annuaire de la Société des Amis de la Bibliothèque de Sélestat*, XV, 1965
- Kuhn, 1936
Ch. Kuhn, *A Catalogue of German Paintings of the Middle Ages and Renaissance in American Collections*, 1936

- Künstle, 1926
K. Künstle., *Ikongraphie der Heiligen*, Fribourg en Brisgau, 1926
- La Coste-Messelière, 1977
R. de La Coste-Messelière, « De nos jours au XII^e siècle : vers Compostelle sous un chemin d'étoiles », *Cahiers de l'archéologie*, 1977
- Lehrs, 1925
M. Lehrs, *Katalog der Kupferstiche Martin Schongauer*, Vienne, 1925
- Lewald, 1974
U. Lewald, « Von der Pfarrkirche St. Martin, ihren Wandgemälden und der Wallfahrt nach Santiago de Compostela in Spanien », *1100 Jahre Linz am Rhein 874-1974*, Neuwied, 1974
- Lexikon, 1970
Lexikon der Christlichen Ikongraphie, Rome, Fribourg-en-Brisgau, Bâle, Vienne, 1970
- Lopez-Ferreiro, 1983
Lopez-Ferreiro, *Historia de la S.A.M. Iglesia de Santiago de Compostela*, IV, Santiago, 1898-1911, ed. Facsimil, 1983
- Mâle, 1931
E. Mâle, *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France*, Paris, 1931
- Mâle, 1958
E. Mâle, *Les saints compagnons du Christ*, Paris, 1958
- Marette, 1961
J. Marette, *Connaissance des Primitifs par l'étude du bois*, Paris, 1961
- Marquet, 1991
L. Marquet, *Voies des pèlerins et chemins de Saint-Jacques de Compostelle, à travers les Ardennes*, Verviers, 1991
- Mast, 1990
K. Mast, *Der Jakobusaltar in der Schlosskirche Winnenden*, Winnenden, 1990
- Metken, 1974
G. Metken, *Kaysersberg, église paroissiale de la Sainte Croix*, Munich-Zurich, 1974
- Meyer, 1981
H. Meyer, « Un manuscrit copié à Sélestat, en 1430, par le cordonnier Jacques Leistenmacher », *Les Amis de la Bibliothèque Humaniste de Sélestat*, Annuaire XXXI, 1981
- Miramontes, 1982
M.-T. Miramontes, « La capilla Mayor de la Catedral Compostelana, el Altar y el Camarin », *Compostelanum*, 1982, t. XXVII, p. 131, 132, n° 1, 2.
- Müller, 1966
Th. Müller, *Sculpture in the Netherlands, Germany, France and Spain 1400 to 1500*, The Pelican History of Art, Harmondsworth, 1966
- Musées classés et contrôlés, 1985
Musées classés et contrôlés, catalogue sommaire illustré des achats réalisés de 1982 à 1984 avec l'aide des Fonds Régionaux d'Acquisition pour les Musées, Paris, 1985
- Oberlé, Sittler, 1980
R. Oberlé, L. Sittler, *Le Haut-Rhin, Dictionnaire des Communes*, 2 t., Colmar, 1980
- Ohresser, 1960,
X. Ohresser, « Les tapisseries de saint Adelphe de Neuwiller-les-Saverne », *Société d'Histoire et d'Archéologie de Saverne et environs*, Saverne, 1960
- Pinder, 1929
W. Pinder, *Die Deutsche Plastik vom ausgehenden Mittelalter bis zum Ende der Renaissance*, Berlin Neubabelsberg, 1929
- Plötz, 1986
R. Plötz, « « Benedictio perarum et baculorum » und « coronatio peregrinorum », Beiträge zur
- Ikongraphie des Hl. Jacobus im deutschsprachigen Raum », *Volkskultur und Heimat, Festschrift für Josef Dünninger zum 80. Geburtstag*, Würzburg, 1986
- Réau, 1958
L. Réau, *Ikongraphie de l'art chrétien*, t. II, III, Paris, 1958
- Recht, 1978
R. Recht, *La sculpture de la fin du Moyen Age à Strasbourg et sa place dans l'Art Septentrional (1480-1525)*, Strasbourg, 1978
- Recht, 1987
R. Recht, *Nicolas de Leyde et la sculpture à Strasbourg (1460-1525)*, Strasbourg, 1987
- Reinle, 1990
A. Reinle, « Zur Deutung des romanischen Krönungsreliefs im Münster zu Freiburg im Breisgau », *Die Zähringer-Schweizer Vorträge und Forschungen*, Fribourg-en-Brisgau, 1990
- Roda, 1990
B. von Roda, « Die kirchlichen Holzbildwerke im Historischen Museum Basel », *Unsere Kunstdenkmäler*, 41-1990. 2
- Rode, 1974
H. Rode, *Die mittelalterlichen Glasmalereien des Kölner Domes*, Berlin, 1974
- Rott, 1936
H. Rott, *Quellen und Forschungen zur Kunstgeschichte im XV. und XVI. Jahrhundert*, III der Oberrhein, 3 t., Stuttgart, 1936
- Schmid, 1911
H.-A. Schmid, *Die Gemälde und Zeichnungen von Matthias Grünewald*, 2 t., Strasbourg, 1911

Schmitt, 1982

P. Schmitt, « Kaysersberg », *Congrès archéologique de France, Haute-Alsace*, Paris, 1982

Schmitt, 1924

O. Schmitt, *Oberrheinische Plastik im ausgehenden Mittelalter*, Fribourg-en-Fribourg, 1924

Schneider, 1949

A. v. Schneider, *Die Glasgemälde des Badischen Landesmuseums*, 1949

Schricker, 1896

A. Schricker, *Kunstschätze in Elsass-Lothringen*, Strasbourg, 1896

Sigal, 1974

P.-A. Sigal, « Les marcheurs de Dieu », Armand-Colin, 1974

Stange, 1970

A. Stange, *Kritisches Verzeichnis der deutschen Tafelbilder vor Dürer*, 3 t., 1970

Stokstad, 1987

M. Stokstad, « The sanctuary of saint James at the end of the 15th century », *Compostallanum*, vol. XXXII, 1987

Straub, , 1887

A. Straub, *Les villages disparus en Alsace*, Strasbourg, 1887

Vach, 1988

Künig von Vach, « Journal de pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle », *Ultreia, Bulletin de la l'Assocaition Helvétique, Les Amis du Chemin de Saint-Jacques*, 1988

Vielliard, 1990

J. Vielliard, *Le Guide du Pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle*, Mâcon, 1990

Voragine, 1967

J. de Voragine, *La légende dorée*, 2 t., Paris, 1967

Wagner, 1926

J. Wagner, « Les autels de l'ancienne église de Saint-Étienne de Mulhouse et leurs vocables », *Revue catholique d'Alsace*, Strasbourg, 1926

Wertheimer, 1929

O. Wertheimer, *Nicolaus Gerbaert, seine Kunst und seine Wirkung*, Berlin, 1929

Will, 1960

R. Will, « Deux vitraux de Neuwiller-les-Saverne au musée de Karlsruhe », *Cahiers alsaciens d'archéologie d'art et d'histoire*, Strasbourg, 1960

Zind, 1989

L. Zind, *Gueberrschwibr, histoire de la commune et de la paroisse*, Colmar, 1989

Le Saint Jacques de Gueberschwihr

une sculpture bâloise
du début du XVI^e siècle

Exposition-dossier
Pantxika Béguerie
Conservateur au musée d'Unterlinden

Musée d'Unterlinden, Colmar
20 novembre 1993 - 20 février 1994

Exposition
présentée au
musée d'Unterlinden,
salle Fleischhauer
du 20 novembre 1993
au 20 février 1994

ONT COLLABORÉ AU CATALOGUE

Anne Gérard-Bendélé,
Restauratrice de sculptures polychromes
au Centre Régional de Restauration
des Œuvres d'Art de Vesoul.
Sophie Guillot de Suduiraut,
Conservateur en chef au département
des Sculptures du musée du Louvre.
Humbert Jacomet,
Inspecteur des Monuments Historiques.

COUVERTURE

Bâle, atelier des Guntersumer, début du XVI^e siècle
Saint Jacques couronnant
Colmar, musée d'Unterlinden, Inv. 91.12.1.

I.S.B.N. 2-902068-15-8

© Musée d'Unterlinden, Colmar 1993

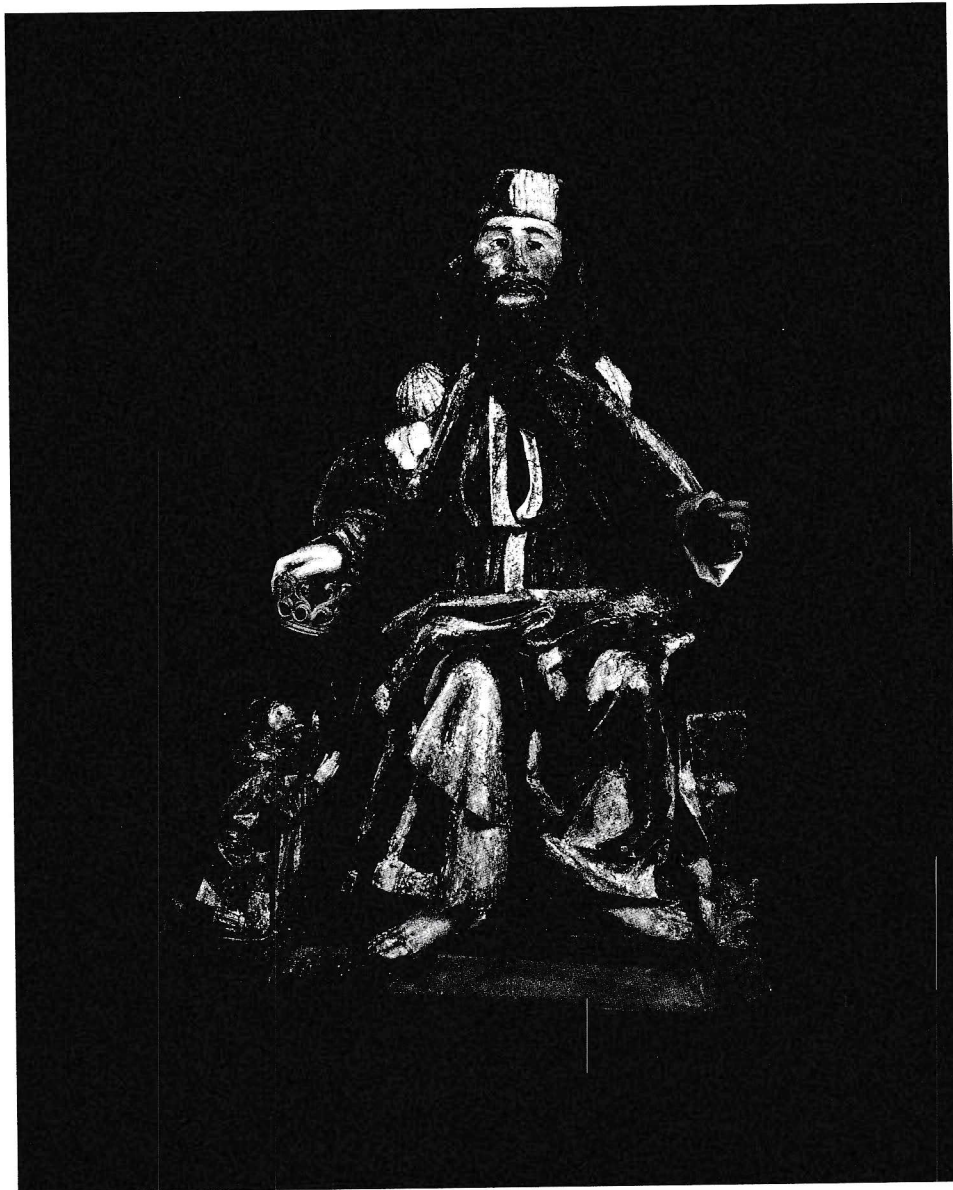
Imprimé par les Editions d'Alsace Colmar

S O M M A I R E

PRÉFACE	p. 9
AVANT-PROPOS	p. 11
Les Guntersumer, un atelier de sculpteurs bâlois (1489-1526), Pantxika Béguerie	p. 13
Regard sur le culte et l'iconographie de saint Jacques, Humbert Jacomet	p. 31
Le <i>Saint Jacques</i> de Gueberschwihr conservé au musée d'Unterlinden, Pantxika Béguerie et Anne Gérard-Bendelé	p. 63
La <i>Sainte Anne</i> de Wasserbourg conservée au musée du Louvre, Sophie Guillot de Suduiraut	p. 99
NOTICES DES CEUVRES EXPOSÉES	p. 109
BIBLIOGRAPHIE	p. 119
INDEX	p. 127

Le *Saint Jacques* de Gueberschwahr

une sculpture bâloise du début du XVI^e siècle



Musée d'Unterlinden, Colmar